10

# MEGANI

OU

# LES COMÉDIENS DU GRAND-DUC,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 19 août 1840.

DISTRIBUTION :

| | |
|---|---|
| MEGANI, jeune premier rôle | MM. BOCAGE. |
| LE COMTE FEZO, raisonneur | MONVAL. |
| LE CHEVALIER D'ASCALIO, premier comique | RÉBARD. |
| PIETRO, jeune amoureux | JULIEN DESCHAMPS. |
| GERALDI (emploi au choix du directeur) | ADOLPHE. |
| FRANCISCO, utilité | DUPUIS. |
| Mme MEGANI, duègne noble | Mmes JULIENNE. |
| PAULA, jeune première | HABENECK. |

Parme, 1780.

## ACTE I.

Salon simplement meublé. — Porte au fond; deux portes à gauche; une porte à droite.

### SCÈNE I.

PAULA, Mme MEGANI.

Mme MEGANI.

Dort-il encore, Paula?

PAULA.

Oui, ma mère, il repose. Il était si fatigué de la représentation d'hier! Jouer deux pièces le même soir, et avec cette chaleur, avec cet entraînement!

Mme MEGANI.

Qu'il se ménage, grand Dieu! qu'il se conserve fort et en bonne santé; pour toi, d'abord, Paula, pour toi, sa jeune femme, et puis pour sa vieille mère.

PAULA.

Sa mère qu'il aime tant!

Mme MEGANI.

Sa femme qu'il adore!

PAULA.

Et qui le lui rend bien! Excellent Megani! son cœur est si bon, si droit et si aimant que je serais encore à genoux devant lui et la plus heureuse des femmes, dans le cas impossible où sa gloire d'artiste et les applaudissemens du public viendraient à lui manquer.

Mme MEGANI.

Les applaudissemens lui manquer! à mon fils! oh! non, non, ne dis jamais cela!

AIR de l'Apothicaire.

Cesser de l'entendre applaudir!

PAULA.

Quoi! vous voici toute alarmée,

Mme MEGANI.

Lorsque chaque jour voit grandir
Son talent et sa renommée!
Méchante, pourquoi ces discours?
J'ai plus de foi dans son génie,
Oh! la gloire suivra toujours
Le Préville de l'Italie.
Oui, la gloire, etc.

PAULA.

Oui, c'est ainsi qu'on l'a surnommé, et même en France: Préville de l'Italie! et Megani est plus fier de ce titre qu'il ne le serait de celui de cardinal-légat ou de grand-duc de Parme.

Mme MEGANI.

Que tu es heureuse, toi! tu peux le voir, moi, je ne puis que l'entendre; les médecins m'ont défendu le spectacle.

PAULA.

Ils ont raison; votre vue affaiblie...

Mme MEGANI.

Ne peut supporter l'éclat de toutes ces lumière... je sais bien... mes pauvres yeux, si bons autrefois...

PAULA.

Vous les retrouverez.

Mme MEGANI.

Non, non, je sens bien que tous les jours, au contraire...

PAULA.

Quelle idée!

Mme MEGANI.

Heureusement qu'ici je puis jouir d'un voisinage qui m'enchante. Je m'assieds là, vois-tu, près de cette porte ouverte, à côté du passage qui joint cette chambre à la scène... j'écoute... et, ne ris pas, ma fille, ne te moque pas de moi... mais je me suis surprise quand le public criait, battant des mains : Megani! Megani! bravo!.. Je me suis surprise, applaudissant aussi, et criant là toute seule dans ma chambre : Megani! Megani! qu'il paraisse!..

PAULA.

Bonne mère!

Mme MEGANI.

Heureuse mère... Ah! si mon autre fils, Gregorio...

PAULA.

Ne songez pas à lui, puisque cela vous chagrine.

Mme MEGANI.

Mauvais enfant! laisser là sa famille, et quitter son pays, notre beau duché de Parme! aller courir le monde, aller jouer sa vie, pauvre soldat, pour qui paie ses services. Il cherche la fortune à coups de sabre.

PAULA.

Il reviendra, ma mère!

Mme MEGANI.

Je ne l'espère plus. Savons-nous seulement s'il n'est pas déjà mort, ou parti pour la guerre d'Amérique avec ce petit marquis de Lafayette, dont on parle ici encore plus qu'en France, peut-être... Mais mon fils, deux années entières sans entendre parler de lui.

PAULA.

Voyons, ne pleurez pas; ces pensées vous agitent... calmez-vous!

Mme MEGANI.

Je l'aime, pourtant.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, FEZO.

PAULA.

Quelqu'un! c'est le comte Fezo!

Mme MEGANI.

M. le lieutenant de police!

FEZO.

Mesdames...

Mme MEGANI.

Monseigneur...

FEZO.

Oh! Mme Megani, vous allez me fâcher. Ne savez-vous pas bien que je ne suis ici ni ministre d'état, ni lieutenant de police. Lorsque je viens vous voir, et mes fréquentes visites sont plus rares encore que je ne le voudrais, je viens comme un ami...

Mme MEGANI.

Ce titre...

FEZO.

Comment va Megani?

PAULA.

Fort bien, M. le Comte.

FEZO.

Ne le verrai-je point?

PAULA.

A l'instant même.

Mme MEGANI.

Il faut le réveiller.

FEZO.

Le réveiller? du tout. Restez, Madame, restez... le sommeil de l'artiste est une chose sacrée... Ne l'interrompez pas!

PAULA.

Cependant, M. le Comte...

Mme MEGANI.

Mon fils nous en voudra.

FEZO, la retenant.

Non, restez, je l'exige!

PAULA.

Nous vous obéirons.

FEZO.

J'étais venu, Mesdames, d'abord, pour vous présenter mon hommage, et puis pour gronder Megani.

Mme MEGANI.

Le gronder?

PAULA.

Et de quoi?

FEZO.

Je voulais lui donner quelques avis prudens, quelques salutaires conseils, sur des écarts d'esprit, sur une intempérance de langue qui pourrait lui nuire.

Mme MEGANI.

Grand Dieu!

PAULA.

Je cours...

FEZO.

Non pas, non; je vais vous expliquer le but de ma démarche, et vous ferez ensuite bien facilement comprendre à Megani les amicales remontrances que vous lui transmettrez de ma part.

PAULA.

Dites, M. le Comte.

Mme MEGANI.

Dites, nous écoutons.

FEZO.

Quelquefois, Megani, dont le talent varié ne se borne point aux choses tragiques, abandonne le drame et les ouvrages sérieux de notre théâtre classique, pour se faire tout-à-coup comique et amusant. Sa verve, alors, ne connaît plus de limites; il prend la situation que lui a faite l'intrigue, mais il oublie les phrases écrites par l'auteur; il parle, improvise, se jette à l'aventure dans des digressions qui enchantent le public; il frappe à droite, à gauche, il n'épargne personne, et...

PAULA.

Je crois vous comprendre.

FEZO.

Et si les épigrammes, si les allusions qu'il risque à tous propos réjouissent le parterre, elles blessent d'autant plus qu'on les applaudit davantage. Hier au soir, par exemple, dans ce petit

rôle du soldat, dont il a su faire un chef-d'œuvre, n'a-t-il pas attaqué...

PAULA.

Et qui donc?

FEZO.

Le Grand-Duc!

Mme MEGANI.

Le Grand-Duc! Imprudent!

FEZO.

Oh! personne n'y a été trompé.

PAULA.

Le Grand-Duc était-il au théâtre?

FEZO.

Non pas.

Mme MEGANI.

Ah! je respire!

FEZO.

Madame, on est partout, quand on a pour soi le pouvoir... J'ai trouvé, ce matin, Son Altesse soucieuse, irritée... Le chevalier d'Ascalio, le marquis d'Alvera, et d'autres courtisans, étaient déjà près d'elle.

PAULA.

Le marquis d'Alvera? le croiriez-vous capable...

FEZO.

Oh! lui, je réponds de lui. D'Alvera est un honnête homme.

Mme MEGANI.

Et le Chevalier, M. le Comte?.. Il vient ici tous les jours.

FEZO.

Tant pis.

PAULA.

Quoi?

FEZO.

Je ne l'accuse pas, en cette circonstance, mais...

PAULA.

Mais il est méchant?

FEZO.

Méchant et ambitieux... Par bonheur, il est sot.

PAULA.

Et le Grand-Duc? que disait-il?

FEZO.

Il m'a interrogé, en présence de tous, sur les attaques imprudentes que se permet souvent le premier comédien du théâtre de Parme. Il parlait, je ne vous le cache point, de répression sévère... Moi, j'ai fait mon devoir aussi adroitement que possible... non pas mon devoir de lieutenant de police, mais mon devoir d'ami.

PAULA.

Que vous êtes bon, M. le Comte!

Mme MEGANI.

Notre reconnaissance...

FEZO.

J'ai tâché d'expliquer, d'excuser certains mots. Nier le fait d'hier, je ne le pouvais pas.

Mme MEGANI.

Et le Grand-Duc, Monsieur?..

FEZO.

Eh bien! il est plus calme... il promet son pardon.

PAULA.

Merci, M. le Comte, merci,

Mme MEGANI.

Vous êtes notre sauveur!

FEZO.

Il faudra, cependant, que Megani s'observe et se garde à l'avenir...

Mme MEGANI.

Oh!

PAULA.

Tenez, M. le Comte, mettez, je vous prie, le comble à vos bontés. Veuillez attendre une minute, vous verrez Megani, vous parlerez vous-même avec l'autorité de votre position, de votre bienveillante amitié; vous obtiendrez de lui, ce qu'il nous refuserait... peut-être.

Mme MEGANI.

Restez, M. le Comte.

FEZO.

Non, mais je reviendrai... Maintenant, l'heure me presse, et les obligations de ma charge m'appellent au palais. Je reviendrai plus tard.

Mme MEGANI.

Oh! nous comptons sur vous.

FEZO.

Vous pouvez y compter.

PAULA.

Adieu, M. le Comte.

FEZO.

Mesdames, je vous salue.

ENSEMBLE.

AIR : Partez, partez, la gloire vous appelle. (MASCARADE À LA COUR.)

Adieu, mesdames, je vous quitte,
Le devoir nous commande à tous,
Mais ici l'amitié bien vite,
Va me ramener près de vous.

LES FEMMES.

Ici l'amitié vous invite
A revenir auprès de nous;
Quand du devoir vous serez quitte,
N'oubliez pas le rendez-vous.

(Fezo sort.)

PAULA, à Mme Megani.

Ne disons rien à Megani, ma mère; nos remontrances, à nous, l'irriteraient peut-être.

Mme MEGANI.

C'est vrai, tu as raison.

PAULA.

Laissons agir le Comte.

(Entre Megani par la porte à gauche.)

## SCÈNE III.

PAULA, MEGANI, Mme MEGANI.

MEGANI.

Tout le monde sur pied, déjà? Il est donc bien tard?

PAULA.

Du tout.

MEGANI.

Un baiser, ma chère femme. Bonjour, ma mère. (Il l'embrasse aussi.)

Mme MEGANI.

Comment te trouves-tu, ce matin?

MEGANI.

Très bien, ma mère, j'ai passé une nuit délicieuse. Les rêves, dit-on, sont la consolation du pauvre, parce qu'ils l'éloignent de la réalité. Je

soutiens, moi, qu'ils sont encore meilleurs aux heureux de ce monde, aux heureux comme moi, parce que leurs chimères et leurs enchantemens ne forment point contraste avec la vie réelle... Mais vous n'étiez pas seules?.. il m'a semblé entendre...

PAULA.

Oui, le comte Fezo est venu pour te voir.

Mme MEGANI.

Il voulait te parler, te parler sérieusement.

MEGANI.

Comme vous me dites cela!.. Pourquoi est-il sorti?

PAULA.

Des affaires importantes... mais il doit revenir.

Mme MEGANI.

Oui, revenir bientôt.

MEGANI.

Toujours trop tard, ma mère. Je l'aime, ce brave Comte... il venait peut-être pour me parler de l'engagement de Paula.

PAULA.

Mon engagement... tu espères donc?..

MEGANI.

Je fais mieux, je suis certain. Ton début a été brillant, tu as joué comme un ange!

PAULA.

C'est toi qui m'as donné des leçons, et tu les donnes si bien!

MEGANI.

A propos de leçons, je reçois, ce matin, ces beaux damerets de la cour, qui se sont mis en tête de rivaliser avec nous. Ils viennent me demander des conseils pour la représentation solennelle imaginée par le Grand-Duc.

PAULA.

Et dans laquelle il voulait me faire jouer avec quelques dames de la cour.

MEGANI.

Ce que j'ai positivement refusé.

Mme MEGANI.

Refuser le Grand-Duc!

MEGANI.

Tout comme un autre, quand son offre me déplaît... (A part.) M. le Grand-Duc est beaucoup trop galant.

Mme MEGANI.

Cela n'est pas bien... lui qui, malgré son rang, est venu lui-même complimenter ta femme, le soir de son début; qui, le lendemain, lui a envoyé ce riche présent.

MEGANI.

Précisément, je le trouve trop généreux.

Mme MEGANI.

S'il aime les arts.

MEGANI.

Et surtout les artistes... quand elles sont jolies comme toi, Paula.

PAULA.

Quelle idée! Le duc Ferdinand ne va-t-il pas se marier avec une jeune et charmante princesse?

MEGANI.

Marié!.. il ne l'est pas encore... (Mouvement de Paula.) mais ce qui me rassure, c'est ta sagesse, ma chère femme. C'est en toi qu'est toute ma confiance.

PAULA.

Ah! tu es un bon mari, assurément, mais un peu jaloux.

MEGANI.

Moi?.. Fi donc!

PAULA.

Fi donc! fi donc!.. tiens, avoue franchement que tu n'as pas encore oublié cette lettre du marquis d'Alvera, le neveu de Son Altesse.

MEGANI.

Cette lettre où il osait t'avouer son amour, et que, dans ton indignation, tu as brûlée sans me la laisser lire? Eh bien! oui, c'est plus fort que moi; tu vois bien que j'ai raison de me défier de cette famille-là. Que diable, je n'en veux pas à leur couronne ducale, moi, mais chacun son bien et son droit.

PAULA.

Le marquis n'a-t-il pas rougi lui-même d'un instant de folie? n'a-t-il pas noblement réparé ses torts?

MEGANI.

Je l'avoue, c'est un loyal seigneur, mais il t'a aimée... voilà pourquoi je ne l'aime pas, moi... Mais, silence!.. j'entends nos nobles amateurs. Étrange collection de figures burlesques, on chercherait en vain dans toute cette noblesse un homme assez distingué pour jouer un rôle noble... Ah! voici le comique de la bande.

Mme MEGANI.

Le chevalier d'Ascalio?..

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, D'ASCALIO, GERALDI, DEUX SEIGNEURS, UN DOMESTIQUE.

D'ASCALIO.

Mesdames...

GERALDI, après avoir salué Paula et Mme Megani.

Megani...

MEGANI.

Pardonnez-moi, Messeigneurs, de vous recevoir ainsi.

D'ASCALIO.

Comment donc? comment donc? (A part, regardant Paula.) Charmante créature!

MEGANI.

Je ne vous attendais pas si tôt.

D'ASCALIO.

Nous étions, au contraire, fort empressés de venir... (A Paula, qui s'éloigne.) Vous nous fuyez, belle dame?

MEGANI, à part.

Il est, ma foi, galant.

D'ASCALIO.

Le ministre, mon intime ami, a signé, ce matin, l'acte d'engagement qui nous promet à tous d'enchanteresses soirées.

PAULA.

Ah ciel! mon engagement!

D'ASCALIO.

Vous l'avez, Geraldi.

GERALDI.

Sans doute. (Le remettant à Paula.) Le voici.

D'ASCALIO.

Ah! nous vous enchaînons pour long-temps au théâtre de Parme.

PAULA.

J'y veux rester toujours.

MEGANI.

Nous irons présenter nos remercîmens au ministre.

D'ASCALIO.

Au Grand-Duc.

MEGANI.

Au ministre.

D'ASCALIO, bas à Paula.

Il ne pouvait rien me refuser.

MEGANI.

Mais n'oublions pas les affaires. Rappelle-toi, Paula, que ces messieurs m'ont promis d'accepter, après notre séance, une passata vénitienne, pour boire à tes succès futurs. Fais apporter le *monte fiascone*.

D'ASCALIO.

C'est un excellent vin.

MEGANI.

Vous jugerez le mien, Messeigneurs, un vrai nectar; il vient des caves du pape.

D'ASCALIO.

Cela promet.

PAULA.

Vous ne l'attendrez pas long-temps, M. le Chevalier. (Elle salue et s'éloigne.)

D'ASCALIO, à part.

Je crois qu'elle m'a souri.

Mme MEGANI, sortant avec Paula.

Votre servante, Messieurs.

GERALDI, saluant.

Mesdames...

MEGANI.

Ah! voici notre cher élève...

D'ASCALIO.

Pietro? il va bien. C'est un talent qui vous fera honneur.

PIETRO, à Megani.

Bonjour, maître.

## SCÈNE V.

PIETRO, D'ASCALIO, MEGANI, Seigneurs.

MEGANI, à Pietro, le saluant.

M. le comédien ordinaire du Grand-Duc, j'ai l'honneur de vous saluer.

PIETRO.

Ce titre...

MEGANI.

Est le nôtre à présent. Cela s'étale sur l'affiche en caractères gigantesques.

D'ASCALIO.

Et ça produit bel effet!

MEGANI.

N'est-ce pas? Comédiens ordinaires du Grand-Duc! certes, c'est admirable.

D'ASCALIO.

C'est moi qui ai eu cette idée.

MEGANI.

Vraiment.

D'ASCALIO.

La phrase est bien, n'est-ce pas?... elle est de moi aussi.

MEGANI, avec un grand sérieux.

Vous n'êtes pas le premier gentilhomme qui se soit occupé de littérature. (Tout le monde rit.) Recevez mon compliment, Chevalier. Seulement, si vous m'aviez consulté, je vous aurais conseillé un changement, une simple transposition qui rendrait la phrase parfaite.

D'ASCALIO.

Quoi donc?

MEGANI.

Au lieu des comédiens ordinaires du Grand-Duc, et cætera, j'aurais mis: les comédiens du duc ordinaire et cæterorum.

D'ASCALIO.

Megani!

PIETRO, riant.

Ah! ah! ah! ah! c'est charmant!

MEGANI.

Oh! puissance de l'adjectif, je m'incline devant toi. (On rit.) Mais nous ne sommes pas encore en nombre pour notre répétition; nos seigneurs se font attendre comme des acteurs véritables.

D'ASCALIO.

Voyez donc, Geraldi, je suis sûr qu'ils ont voulu passer par le théâtre, et, quand ils y sont, rien ne les en peut arracher.

MEGANI.

C'est cela, Marquis...

Pressez de l'aiguillon le troupeau paresseux!

Moi, pendant ce temps, si vous le permettez, je vais, Messieurs, mettre un habit plus décent.

D'ASCALIO.

Et pourquoi donc cela? restez.

MEGANI.

C'est impossible!.. devant Messeigneurs de la cour...

D'ASCALIO.

Que parlez-vous d'étiquette; ici, il n'y a que le maître et les élèves... et pour donner des leçons...

MEGANI.

D'accord, si je devais vous peindre la ridicule suffisance d'un jeune fat à son lever: « Israël, »Paolo!.. m'entendez-vous, faquins? Portez ces »deux billets, l'un chez la prima dona, l'autre »chez la Duchesse... et qu'on ne reçoive per»sonne, car j'attends la marquise... » ou le visage blême et la démarche gouteuse du vieux malade imaginaire: « M. Purgon m'a dit de me »promener, le matin, dans ma chambre, douze »allées et douze venues; mais j'ai oublié de lui »demander si c'est en long ou en large. » A l'instant même, Messieurs, je suis à vous... (Il sort.)

TOUS.

Bravo! bravo! c'est parfait...

GERALDI.

Suivez-moi, Messieurs.

(Ils sortent par le couloir qui conduit au théâtre.)

## SCÈNE VI.

D'ASCALIO, PIETRO.

D'ASCALIO.

Vil saltimbanque! méprisable bouffon! Et penser qu'un tel homme!

PIETRO.

Pourquoi venir chez lui, puisque vous le méprisez?

D'ASCALIO.

Ah! vous êtes resté là? (A part.) Eh! mais ce jeune histrion peut me servir. (Haut.) Vous me demandez pourquoi je viens...

PIETRO.

Sans doute.

D'ASCALIO.

Vous ne le devinez point?

PIETRO.

Du tout.

D'ASCALIO.

Que vous êtes jeune.

PIETRO.

Assez.

D'ASCALIO.

Trop.

PIETRO.

Non.

D'ASCALIO.

Pietro!..

PIETRO.

M. le Chevalier?

D'ASCALIO.

Regardez-moi.

PIETRO.

Eh bien?

D'ASCALIO.

Comment me trouvez-vous?

PIETRO, à part.

Laid.

D'ASCALIO.

Hein?

PIETRO.

Comme toujours.

D'ASCALIO.

Je suis...

PIETRO, à part.

Sot.

D'ASCALIO.

Amoureux?

PIETRO.

Je m'en doutais. Et de quelle douairière?

D'ASCALIO.

Allons, mauvais plaisant.

PIETRO.

Je ne plaisante pas.

D'ASCALIO.

Je suis amoureux fou!

PIETRO.

D'accord.

D'ASCALIO.

Amoureux de Paula.

PIETRO.

De M^me Megani, vous?

D'ASCALIO.

Moi-même.

PIETRO, à part.

Ah! ah! ah!

D'ASCALIO.

Qu'avez-vous à rire?

PIETRO.

Rien, M. le chevalier. Ne vous souvient-il plus du marquis d'Alvera?

D'ASCALIO.

Le neveu de Son Altesse?

PIETRO.

Et l'un des plus aimables seigneurs de la cour.

D'ASCALIO.

Oui, nous sommes plusieurs qu'on cite.

PIETRO.

Comme vous, il était amoureux de Paula. Qu'a-t-il obtenu?

D'ASCALIO.

Rien, je le sais... c'est précisément cette vertu qui la rend plus piquante à mes yeux.

PIETRO.

Pourtant, le marquis est jeune.

D'ASCALIO.

Faible avantage.

PIETRO.

Il est spirituel.

D'ASCALIO.

Et moi?..

PIETRO.

Vous êtes gentilhomme, je le sais... mais le marquis l'est aussi... de plus, c'est un cavalier accompli.

D'ASCALIO.

Et moi?..

PIETRO.

Vous etes chevalier, d'accord... mais le marquis est cité pour son savoir, sa bravoure, son mérite.

D'ASCALIO.

Et moi?

PIETRO.

Vous descendez d'une illustre famille... c'est connu... mais le marquis...

D'ASCALIO.

Est un maladroit... qui a voulu faire de la générosité, de la probité en amour... c'est un sot.

PIETRO.

Parce qu'il a reconnu ses torts envers Megani... et qu'il a su les réparer.

D'ASCALIO.

C'est un sot... je le prouverai... et si vous voulez me servir...

PIETRO.

Comment cela?

D'ASCALIO.

Ecoutez-moi.

PIETRO.

J'écoute.

D'ASCALIO.

Et promets-moi le secret!

PIETRO.

Oh! je vous le promet.

D'ASCALIO.

Sur l'honneur!

PIETRO.

Sur l'honneur.

D'ASCALIO.

Eh bien! nous pouvons nous entendre... Admis dans cette maison, vous voyez souvent la belle Paula?..

PIETRO.

Tous les jours.

D'ASCALIO.

Il vous serait facile de lui parler souvent de moi, de lui faire mon éloge...

PIETRO.

Qui... moi?..

D'ASCALIO.

Pourquoi pas?..

AIR : Ça n' se peut pas.

C'est facile, je me figure,
Mon cher, vous pouvez tour-à-tour,
Lui vanter ma désinvolture,
Mon œil fripon et mon amour,
Et ce bon ton que rien n'efface,
Parfum qu'exhale la grandeur,
Enfin, mon esprit et ma grace...

PIETRO.

C'est impossible, Monseigneur!
Qui, moi, lui vanter votre grace,
C'est impossible, Monseigneur!

D'ASCALIO.

Impossible!.. impossible... je ne vous parle pas de mon crédit... mais j'ai de l'influence dans la direction des beaux-arts... j'ai l'oreille du prince... de la fortune... je puis tout pour votre avenir... Ecoutez, vous pouvez m'abréger la route... les gens comme moi n'aiment pas les longs soupirs, les triomphes éloigoés...

PIETRO, à part.

Vieux fat!

D'ASCALIO.

Nous devons marcher la tête haute, droit au but, l'atteindre d'un seul vol.

PIETRO.

Comment l'entendez-vous?

D'ASCALIO.

Comme je le pratique, à la manière de César, *veni, vidi, vici*. J'ai *vu*, je suis *venu*...

PIETRO.

Et vous serez battu.

D'ASCALIO.

Non pas! ou j'y perdrai mon nom!

PIETRO, à part.

Il joue à qui perd gagne.

D'ASCALIO.

J'ai distingué Paula... me voici auprès d'elle...

PIETRO.

Elle aime son mari...

D'ASCALIO.

Je supprime le mari.

PIETRO.

C'est facile à dire.

D'ASCALIO.

Aussi facile à faire.

PIETRO.

Quel est le talisman?

D'ASCALIO.

La prison ou l'exil.

PIETRO.

Vous raillez, chevalier?

D'ASCALIO.

C'est Megani qui raille. Il attaque le Grand-Duc, et le Grand-Duc en est instruit, et le Grand-Duc en est furieux!

PIETRO, à part.

Si je pouvais le faire parler... cela n'est pas difficile... un sot. (Haut.) Mais comment osez-vous vous mettre en rivalité avec le prince? car vous avez donné à entendre à Megani que depuis le début de sa femme le prince ne pouvait cacher l'impression profonde qu'elle a faite sur lui... qu'il l'aime enfin!

D'ASCALIO.

Le prince... le prince n'y a jamais pensé... (A lui-même.) J'ai mis cette idée dans la tête de Megani, pour éloigner de moi tous les soupçons... De là, sa haine, ses épigrammes contre le Duc, dont la juste colère me débarrassera bieotôt de l'importun mari... Ah! je suis un aimable roué!

PIETRO.

Heureusement que ce projet ne saurait réussir!

D'ASCALIO.

Bast!

PIETRO.

Le mari prisonnier ou exilé, sa femme le suivrait.

D'ASCALIO.

Du tout, elle me resterait!

PIETRO.

Elle vous haïrait.

D'ASCALIO.

Deux jours... par décorum... Enfin, mon cher, réfléchissez... je vous l'ai dit, je puis tout pour votre avenir... Choisissez donc entre ma protection ou mon opposition constante... et, dans tous les cas, du secret... Il y va de votre sûreté, de votre liberté... songez-y, j'ai de la puissance!..

PIETRO.

Oh! vos menaces ne m'intimident pas, Monseigneur!.. mais je me tairai, par pitié pour vous-même!..

D'ASCALIO.

Comment!

PIETRO.

Si le mari se doutait jamais!.. prenez garde, Monseigneur!..

AIR : Sauf votre bon plaisir, monseigneur.

Tenez bien votre ardeur secrète,
Je vous le conseille, entre nous;
Oui, tout bas je vous le répète:
Si Megani devient jaloux,
Si jamais il a connaissance
De vos projets... dans sa fureur,
Sans respect pour votre puissance,
Il châtira votre excellence...

D'ASCALIO.

Plaît-il!

PIETRO, jouant le respect.

Sauf vot' bon plaisir, Monseigneur. (bis.)

D'ASCALIO.

On vient!.. silence!

PIETRO.

Oh! comme la sottise et le vice se fortifient l'un l'autre!

---

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, MEGANI, SEIGNEURS DE LA COUR.

CHŒUR D'ENTRÉE, très court.

AIR de M.

C'est Megani qui nous invite,
Oui, chez lui,
Aujourd'hui,
Nous dit d'accourir;
Et nous empressons bien vite
D'obéir,
Pour jouir
D'un jour de plaisir.

MEGANI, allant à la rencontre de ceux qui arrivent.

Ah! vous voilà, Messeigneurs, daignez prendre des siéges. (Saluts et cérémonies réciproques.) Je vais être appelé au théâtre tout à l'heure, nous n'aurons donc pas de répétition sérieuse... les rôles sont distribués?

TOUS.

Oui, oui.

MEGANI.

Personne, je suppose, ne sait encore le sien. (Signes affirmatifs.) Nous nous bornerons à quelques observations générales; rappelez-vous les paroles de Shakspeare... qui n'a peut-être pas l'honneur d'être connu de vous, Messeigneurs: «Avant tout, le naturel!» c'est la plus précieuse qualité de l'artiste; toute exagération s'éloigne du but de l'art théâtral, qui doit être de présenter, pour ainsi dire, le miroir à la nature, de montrer à la vertu ses propres traits, à l'être avili sa propre image, et même aux diverses époques ainsi qu'à la physionomie du siècle leur forme et leur empreinte... si vous exagérez, ou si vous restez au-dessous de votre sujet, quoique vous provoquiez les applaudissemens ou le rire des ignorans, vous ne pouvez qu'affliger les hommes judicieux, et la censure d'un seul de ces derniers doit faire contre-poids à tout un auditoire des autres... Suivez donc votre naturel, vous, M. de Geraldi, qui jouez dans le drame; vous, M. le Comte, laissez-vous aller à votre inspiration... (A d'Ascalio.) Quant à vous, Chevalier, je vous engage à être simple...

D'ASCALIO.

Ne le suis-je pas?

MEGANI.

C'est vrai.

TOUS, riant.

Ah! ah! ah!

D'ASCALIO, à part.

Rira bien qui rira le dernier!

MEGANI.

La physionomie de votre rôle est difficile à rendre. Vous représentez un méchant...

PIETRO, à part.

Cela tombe à merveille!

MEGANI.

Un vieillard hypocrite qui fait encore le jeune homme, qui brouille les ménages, qui ne respecte rien...

GERALDI.

Le chevalier jouera!..

MEGANI.

Sans doute, avec talent.

PIETRO.

Avec un naturel!

D'ASCALIO.

Pietro!

PIETRO.

Vous savez que je ne vous flatte pas!

MEGANI.

Moitié traître, moitié sot, tour-à-tour méchant et comique, vous devez nuancer habilement ces deux faces diverses de votre caractère, sauver l'une par l'autre, échapper aux sifflets que méritent vos actes en provoquant le rire par vos absurdes prétentions et votre incroyable tournure. Me comprenez-vous, Chevalier?

PIETRO.

Il jouera mieux encore!

MEGANI.

Allons, allons, voyons, commençons... essayons la tenue de votre personnage... vous n'êtes plus le chevalier d'Ascalio, vous êtes le capitaine Phœbus... redressez-vous, paradez, Monseigneur, allons, papillonnez; leste! l'œil en coulisse et la main sur la hanche... faites la roue comme un vieux paon qui a perdu ses plumes... tâchez de roucouler, avec votre voix rauque, ce petit air français qu'on chante dans tous nos salons:

Non, non, Colette n'est point trompeuse.

(D'Ascalio chante.) Bien! bien! c'est à ravir... (A Geraldi et aux autres.) Il n'est plus odieux... le grotesque l'emporte!..

TOUS, riant.

Ah! ah! ah!

MEGANI.

Tenez, répétons la scène de jalousie... Le mari n'est pas là?.. eh bien, Pietro, tu sais le rôle?.. remplace M. d'Alvera.

PIETRO.

Volontiers, maître.

D'ASCALIO.

Mais... mais...

GERALDI.

Faites, chevalier, faites... nous écoutons.

D'ASCALIO, jouant, à Pietro.

« Je vous dirai en confidence... »

MEGANI.

L'air plus fin que cela. (Jouant.) « Je vous dirai en confidence... » et regardez autour de vous si personne ne vient. (D'Ascalio recommence en imitant Megani.) Ce n'est pas cela, chevalier, vous imitez mes gestes et ma voix!.. contentez-vous donc de l'intention... traduisez, mais ne copiez pas. (Aux seigneurs.) C'est votre défaut à tous, messieurs... vous singez toujours le maître... voilà ce que c'est que de vivre à la cour... Recommençons. (D'Ascalio recommence et parle seulement des lèvres.) Hein? je n'entends pas.

D'ASCALIO.

Je lui dis en confidence.

MEGANI.

C'est très bien, mais encore faut-il que le public l'entende votre confidence. (D'Ascalio continue.) Oh! que votre bras droit est gauche, tâchez donc de vous en débarraser.

D'ASCALIO.

Je vais le mettre dans ma poche... (Il continue la scène et dit à volonté.) Ça me gêne encore plus comme ça... j'ai de la peine à me passer de ce bras-là, voyez-vous j'ai l'habitude de m'en servir. (Jouant toujours sur le même ton.) Je vous dirai en confidence...

PIETRO, jouant.

Qu'avez-vous donc, capitaine, et d'où vient cet air mystérieux?..

D'ASCALIO, jouant.

Votre fiancée ne peut-elle nous entendre...

PIETRO, jouant.

Ma fiancée... qu'y a-t-il donc? pourquoi parlez-vous ici de ma fiancée?..

D'ASCALIO, jouant.

Hélas! mon noble ami, Dieu me garde d'ac-

cuser votre chère Lucile, mais pour les femmes comme pour nous, le premier trésor : c'est une bonne renommée...

PIETRO, jouant.

Mais parlez, parlez donc... où tend ce discours ?..

D'ASCALIO, jouant.

Oh ! si vous vous emportez, si vous ne savez modérer vos passions, je me tairai... car après tout je n'ai que des soupçons...

PIETRO, jouant.

Des soupçons... vous achèverez, capitaine... des soupçons... Lucile...

D'ASCALIO, jouant.

Eh bien ! je l'ai surprise, certain soir...

PIETRO, jouant.

Lucile...

D'ASCALIO, jouant.

Avec certain jeune homme...

PIETRO, jouant.

Lucile ? c'était bien elle...

D'ASCALIO, jouant.

Ils parlaient à voix basse...

PIETRO, jouant.

Et ?..

D'ASCALIO, jouant.

Le bruit d'un baiser...

PIETRO, jouant.

Infâme... vous osez soutenir...

MEGANI, avec fougue.

Ce n'est point cela! Pietro, ce n'est point cela! ton geste est sans vigueur, ta physionomie immobile, le coup ne t'a pas frappé là, au cœur! tu n'as passenti un horrible frisson courir dans tes veines, le comédien, songes-y, Pietro... toi, mon élève, songes-y... le comédien n'est pas un simple et froid traducteur... sa vie est instantanée comme la passion qu'il représente... il souffre, il pleure, il frémit avec elle, et par elle ! chez lui, l'esprit dompte le corps... son visage lui obéit... les larmes viennent quand il les appelle... son pouls bat avec violence ou se ralentit sous l'impression qui le domine ! tu n'as rien fait, rien laissé paraître de tout cela, enfant !.. jaloux ! tu ne sais donc pas ce que que c'est d'être jaloux !.. (Montant et regardant fixement d'Ascalio, dont la figure se décompose.) Mais quand ce reptile t'enveloppe de ses replis... quand ses lâches paroles tombent comme un fiel brûlant, sur la plaie vive qui te ronge le cœur, tu dois bondir... le saisir à la gorge en lui criant : Infâme ! infâme !..

(En disant cela, il a exécuté ce qu'il indiquait.)

D'ASCALIO.

Oh ! oh ! oh ! laissez-moi !..

MEGANI, jouant toujours.

Vous osez soutenir ! je les tuerai tous deux ! je les tuerai... misérable ! misérable !..

D'ASCALIO.

Voyons donc, Megani, c'est moi... Megani... pas d'imprudence !..

TOUS.

Bravo ! bravo !

D'ASCALIO.

Je vivrais deux cents ans que je me rappellerais ce regard et cette voix... vous donnez d'excellentes leçons, Megani... mais la tragédie ne me va pas... mon genre, à moi, serait plutôt la grace, la légèreté ; pourtant, tout peut s'apprendre...

MEGANI.

Non, M. le chevalier, l'art ne s'apprend pas, les conseils peuvent abréger la route, mais le succès ! la renommée !.. c'est le rameau d'or de Virgile que nul ne peut cueillir, s'il n'est conduit par le destin !..

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PAULA.

PAULA.

Pardon, Messieurs, si je viens vous interrompre...

MEGANI.

Que veux-tu, Paula ?

PAULA.

Je voulais t'avertir qu'il est plus de midi.

MEGANI.

Et qu'il faut me rendre au théâtre... dans une heure ; Messieurs, remettons à demain notre seconde séance, nous n'aurions pas le temps de goûter au montefiascone...

D'ASCALIO.

C'est trop juste... mais dites-moi, jouirons-nous bientôt du bonheur de voir Madame dans son second début ? (A Paula.) Vous êtes sûre maintenant du triomphe...

PAULA.

Au contraire, M. le Chevalier, mon premier succès m'a rendue craintive, et j'ai besoin de travailler encore.

D'ASCALIO, montrant Megani.

Avec un tel professeur, vous n'avez rien à craindre...

PAULA, prenant le bras de son mari et avec intention.

Vous avez raison, Monsieur, aussi je n'ai confiance qu'en lui.

MEGANI, à Paula.

Comme j'ai eu confiance en toi, qui m'a révélé ma vocation...

TOUS.

Comment ! que dites-vous ?..

MEGANI.

Cela vous étonne... pourtant rien n'est plus vrai : c'est à elle que je dois mon talent.

D'ASCALIO.

A votre élève ?

PIETRO.

Quoi... vous n'avez donc pas eu de maître, vous, Megani ?..

MEGANI.

Si fait, mon ami, j'en ai eu deux.

D'ASCALIO.

Qui donc ?

MEGANI.

L'amour et la misère... ce sont ceux qui mènent l'artiste à la gloire...

D'ASCALIO.

La misère ! vous avez connu la misère ?

MEGANI.

Je ne m'en cache pas, mon titre de noblesse, à moi... est de point relever de mes aïeux... mais de moi-même... Oui, messeigneurs, il y a

huit ans à peine, simple et pauvre ouvrier, je passais mes journées, courbé sur une table, le ciseau à la main... (Regardant Paula.) Et attendant les heures de repos avec une bien grande impatience, parce qu'alors j'allais... te souviens-to, Paula, de ce que je faisais alors!

PAULA.

Oui, je m'en souviens...

MEGANI.

J'allais m'asseoir sur un banc de pierre, dans la petite rue des Minimes, devant une fenêtre, dont une jolie jeune fille écartait souvent les rideaux, souvent, mais par hasard et sans nulle intention de rencontrer les yeux de l'ouvrier ciseleur...

PAULA, intimidée.

Megani!

MEGANI.

Je me disais : peut-être si j'étais plus qu'un simple ouvrier, si je savais me créer une fortune, peut-être Paula me trouverait-elle digne... ah! cette seule idée faisait battre mon cœur... mais tout en rêvant fortune, je m'appauvrissais de jour en jour... n'étant jamais à l'atelier, ne faisant plus rien, toujours dehors pour voir et suivre ma Paula... sur les places, dans les rues, au théâtre... au théâtre! c'est là qu'une révélation subite a frappé mon esprit... (Montrant Paula.) En la voyant et rire et pleurer, et applaudir tour-à-tour... oh! j'étais jaloux de l'acteur en scène, qui pourtant ignorait son bonheur!.. émouvoir ainsi cette jeune âme... faire pleurer ses beaux yeux... battre ce cœur si pur disais-je, mais c'est le bonheur suprême!.. c'est... le rêve d'un Dieu! je sortis la tête perdue... je ne voyais plus rien... je n'entendais plus rien... qu'une voix qui me criait sans cesse : Megani, tu seras comédien!..

D'ASCALIO.

C'était de la folie...

MEGANI.

Et de l'amour!.. le mal était incurable, mais la folle! il en faut bien un peu pour aborder le théâtre... Je quittai l'atelier de mon père... j'allai jouer la comédie dans toutes les bourgades de l'Italie... temps d'épreuve et de misère... la route était longue et pénible, mais l'image de Paula brillait à l'horizon, c'était mon étoile, mon guide, et je marchais à elle...

PAULA.

Cher Megani...

MEGANI.

Quel bon temps; que d'émotions variées... inattendues... dans cette vie aventureuse d'artiste ambulant, de bohémien du théâtre... je me rappelais *Salvator*, *Caravage*, et tant d'autres! enfans de l'Italie, comme moi, artistes encore inconnus comme moi, foulant le même sol, bravant le même soleil... sans asile, sans argent, sans pain, quelquefois... mais comme moi, l'amour au cœur et la gloire en tête... oh! quel beau temps!..

D'ASCALIO.

Oui, c'est comme les batailles, beau à raconter quand on est revenu... mais n'allâtes-vous pas en France?..

MEGANI.

Oui, j'avais parcouru inutilement toute l'Italie, cherchant des modèles, que la France seule alors pouvait m'offrir, j'y courus... Lekain, Clairon, Préville, me révélèrent à moi même; ce que j'avais rêvé, ils l'exécutaient; j'étudiai ces grands maîtres, je jouai à Paris, à côté d'eux, émulateur zélé, je suivis leurs traces, et quand la voix publique me cria que je marchais leur égal, mon cœur battit d'un noble orgueil... je songeai à Paula et à ma patrie, qui me trouveraient peut-être digne d'elles, et je revins en Italie...

PIETRO.

Et la brillante étoile?..

MEGANI.

Me guidait toujours... et le soir même de mon début au théâtre de Parme... (Montrant Paula.) Ma brillante étoile était là, dans le fond d'une loge, pâle, tremblante, émue... je vis qu'elle ne m'avait point oublié, qu'elle m'aimait... je me sentis inspiré alors, je jouai pour elle, et pour elle je réussis!

PAULA.

Quel beau jour!

PIETRO.

Quel succès! quel triomphe!

MEGANI.

Vous voyez bien que je lui dois tout, messeigneurs...

CHŒUR DES SEIGNEURS.

Air de Contredanse.

Vraiment, vraiment, c'est admirable,
Et nous comprenons, en ce jour,
Tout ce dont on devient capable,
Quand on est guidé par l'amour.

MEGANI.

Mais voici le vin du pape...

(Des domestiques apportent une petite table garnie d'un ou deux flacons de montefiascone et de quelques pâtisseries légères.)

PAULA.

Mettez cette table ici; bien; maintenant, des siéges pour ces Messieurs.

D'ASCALIO.

Pour nous, seulement?.. et vous, belle Paula, et vous?

PAULA.

Moi, Monsieur, je vous laisse.

MEGANI.

Elle déjeune avec ma mère.

D'ASCALIO, à part.

Ah! diable, j'espérais...

MEGANI.

Allons, Messieurs.

PAULA.

N'oublie pas, mon ami, que le comte Fezo doit revenir tout à l'heure.

MEGANI.

Je voudrais qu'il fût là.

D'ASCALIO, à part.

Le lieutenant de police!.. s'il pouvait arriver! oh! la lumineuse idée!.. il y a ici assez de témoins et en excitant la verve de Megani.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, excepté PAULA.

MEGANI.

Avouez, mes chers hôtes, que je suis bien heureux de posséder une femme aussi charmante que ma Paula.

D'ASCALIO, à part.

Maladroit! il la vante.

MEGANI.

Une femme sans défauts, et qui m'aime! (Élevant son verre.) A son succès!

D'ASCALIO, et LES SEIGNEURS.

A son triomphe! (A part.) Et au mien.

MEGANI.

Prenez donc une tartaretta.

D'ASCALIO.

Merci, je pense...

MEGANI, à part.

Menteur!.. (Haut.) A quoi?

D'ASCALIO.

Je réfléchis...

MEGANI.

Vous n'êtes pas malade?

D'ASCALIO.

Aux progrès des lumières, à la philosophie qui triomphe des préjugés, qui ne reconnaît plus parmi les hommes de toutes classes d'autres distinctions que le mérite, qui me permet à moi de m'asseoir à cette table.

PIETRO, à part.

Insolent!..

MEGANI.

Oh! je n'ai pas d'orgueil! parce que mon nom a quelque célébrité et que le vôtre est inconnu... au moins, vous n'avez pas d'envieux, vous, chevalier... d'ailleurs, je suis philosophe, au diantre la fierté!

D'ASCALIO.

Hein!

MEGANI.

Buvons.

D'ASCALIO, à part.

Il n'a pas compris. (Haut.) Je dis: que vous devez surtout...

MEGANI.

J'entends fort bien... que vous devez surtout.

D'ASCALIO.

Ce nouvel état de choses à l'esprit éclairé de ceux qui nous gouvernent.

MEGANI.

Je me gouverne seul.

GERALDI.

Comment donc!

MEGANI.

Mais, pas mal.

GERALDI.

Vous niez?..

MEGANI.

Oui, je nie l'influence des choses de l'état sur ce que vous nommez le nouvel état de choses.

D'ASCALIO.

Qu'appelez-vous les choses de l'état?

MEGANI.

Vous-même, chevalier.

D'ASCALIO.

Ah! M. Megani!..

MEGANI.

Ne vous emportez pas: ne dit-on point toujours, lorsque l'on a de l'ambition: Je voudrais être quelque chose?.. et du présomptueux, de l'arrogant, du fat, de l'imbécille bouffi d'orgueil ne dit-on pas sans cesse: Il se croit quelque chose.

D'ASCALIO.

Mais pourtant, Son Altesse!..

MEGANI.

Je viens de vous répondre, buvons.

D'ASCALIO.

Buvons, à la santé du Grand-Duc.

MEGANI, posant son verre.

Je n'ai plus soif.

D'ASCALIO.

Allons, décidément vous en voulez au Prince.

MEGANI.

Oui, j'ai trop de franchise pour le dissimuler.

D'ASCALIO, à part.

Bravo! il s'enferre... (Haut.) Mais pour quelle raison?..

MEGANI.

Parce que vos indiscrétions m'ont laissé connaître tout l'intérêt qu'il me porte à moi... et à ma femme.

D'ASCALIO, à part.

J'ai réussi.

MEGANI.

Un mari jaloux... et jaloux du prince! c'est absurde! tant de gens de qualité voudraient être à ma place... mais que voulez-vous, Messieurs, il faut m'excuser... je ne suis grand seigneur que sur la scène, moi.

(Pietro rit.)

D'ASCALIO, à part.

Toujours des épigrammes.

UN DOMESTIQUE.

On attend Monsieur au théâtre, pour la répétition.

MEGANI.

C'est bien.

D'ASCALIO.

Vous manquez de reconnaissance envers le Duc; ne vous appelle-t-il pas souvent au palais?

GERALDI.

En effet.

MEGANI.

Pour me rappeler que je lui appartiens, pour m'ordonner de divertir ses courtisans.

D'ASCALIO.

Je vous assure que le prince a de l'affection pour les artistes.

MEGANI.

Comme une vieille marquise pour son carlin... plus elle l'aime, plus le cordon qui l'attache est court... je suis peu sensible à l'amitié qui me tient en laisse; après tout, il est absolu, nous lui appartenons, nous sommes ses comédiens ordinaires. Quand donc finira tout ceci! les arts sont nés pour la liberté, Messeigneurs.

UN DOMESTIQUE, entrant.

On attend, Monsieur.

MEGANI.

J'y vais.

D'ASCALIO, à part.

Il me paiera son insolence.

## SCÈNE X.

LES MÊMES, PAULA.

PAULA.

Mon ami, on te demande au théâtre.

D'ASCALIO.

Ah! vous arrivez trop tard, Madame, vous eussiez peut-être fait entendre raison à sa vanité.

PAULA.

Comment?

MEGANI.

Rien... je disais, que fût-on prince, fût-on le Grand-Duc du petit duché de Parme, on n'a pas le droit de m'humilier, de me traiter en laquais.

PAULA.

Eh! Messieurs, pourquoi ces débats? (Bas à Megani.) Taisez-vous.

D'ASCALIO.

L'immortel Molière était valet de chambre de Louis XIV.

MEGANI.

Oh! la comparaison!..

UNE VOIX, appelant du théâtre.

M. Megani.

PAULA, en passant.

Allez donc, on vous appelle.

MEGANI.

Me voici... Adieu, Messeigneurs. (Revenant sur ses pas.) Chevalier, je n'ai pas de rancune, si votre auguste maître pense sérieusement égaler le grand roi, portez-lui de ma part *les Fables de La Fontaine.*

PAULA.

Il ne se taira pas.

MEGANI.

Il y lira l'histoire de certaine grenouille...

PAULA, fermant la porte du couloir.

Allez donc.

D'ASCALIO.

Il en dit assez, le Comte ne pourra cette fois me démentir... (Aux seigneurs.) Je vais au palais, Messieurs. (Il salue.)

GERALDI.

Nous vous suivons....

TOUS, saluant.

Madame...

CHŒUR.

AIR : Pour exercer sur nos bourgeois. (ALZIR ET CADETTE.)

Croyez, Madame, à nos regrets,
Mais au palais il faut nous rendre;
Si les princes nous font attendre,
Songez qu'ils n'attendent jamais.

## SCÈNE XI.

PAULA, PIETRO.

PAULA.

Imprudent Megani!

PIETRO.

Qu'avez-vous, Madame, pourquoi ce trouble?

PAULA.

N'avez-vous pas entendu?.. le chevalier court au palais... c'est pour dénoncer au Duc ces nouvelles attaques de Megani.

PIETRO.

Il en est bien capable.

PAULA.

Mon Dieu! que faire... quel moyen employer pour prévenir.... (Appelant.) Ma mère, ma mère!..

PIETRO.

Non, non, ne l'appelez pas, ne lui dites rien... pourquoi la tourmenter?

PAULA.

Vous avez raison, Pietro, mais, conseillez-moi, du moins.

PIETRO.

De grace, calmez-vous? le comte Fezo vous protége...

PAULA.

Eh! que peut-il faire, maintenant? lui, qui déjà s'est compromis pour nous défendre, lui, que ses fonctions au contraire obligent à réprimer... d'ailleurs, il y avait tant de témoins, là, tout à l'heure.

PIETRO.

Ce sont précisément ces témoins qui me rassurent... le chevalier ne peut braver ainsi leur mépris... la honte le retiendra.

PAULA.

Je ne l'espère pas.

AIR : Pour le chercher j'arrive en Allemagne. (YELVA.)

Lui, dites-vous, retenu par la honte?
Connaissez mieux ces bons amis de cour;
Hélas! pour peu qu'ils y trouvent leur compte,
Ils trahiront vingt amis dans un jour.
Ambitieux qui jamais ne reculent,
Aspirant tous aux postes enviés,
Pour s'élever jamais ils ne calculent
Tous les devoirs qu'ils mettent sous leurs pieds.

## SCÈNE XII.

PAULA, PIETRO, M^me^ MEGANI.

M^me^ MEGANI.

Tu m'as appelée, ma fille?

PAULA.

Moi, ma mère... non... non...

M^me^ MEGANI.

Tu pleures? qu'as-tu donc?

PAULA.

Rien, rien.

M^me^ MEGANI.

Est-ce ton mari qui te cause du chagrin?

PAULA.

Eh bien! oui, ma bonne mère, de nouvelles imprudences...

M^me^ MEGANI.

Encore! ah! mon Dieu! et d'après ce que nous a dit le Comte ce matin... malheureux Megani, il veux donc se perdre.

PIETRO.

Le voici.

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MEGANI.

MEGANI.

C'est bien, remettons à demain la répétition.

(Il chante.)

La, la, la, la.

Mme MEGANI.

Il chante!

MEGANI.

Eh! pourquoi pas?

PAULA.

Parce qu'on te menace.

MEGANI.

On me menace? qui donc?

PIETRO.

Le Chevalier.

MEGANI.

Le chevalier d'Ascalio. (Il rit.) Ah! ah! ah!

Mme MEGANI.

Mon fils!

PAULA.

Il te dénonce au Duc.

Mme MEGANI.

Et le Duc est capable.

MEGANI.

Oh! de fort peu de chose.

PAULA.

Encore!

Mme MEGANI.

Incorrigible! mais tu es injuste envers le Duc.

MEGANI.

Injuste? envers lui, dont les projets...

PAULA.

Megani!

MEGANI.

Oh! c'est fini, je n'y pense plus, tu vois bien que je n'y pense plus...

PAULA.

Il y paraît...

MEGANI.

Mais...

PIETRO.

Moi, j'avoue que je me défie des confidences du Chevalier; enfin, c'est de lui seul que vous tenez ces soupçons qui outragent votre femme et calomnient le Duc, peut-être.

Mme MEGANI.

Le Duc, qui t'apprécie, qui admire ton talent.

MEGANI.

Mon talent? comment le connaîtrait-il, lui qui seul au théâtre a conservé l'antique habitude de recevoir dans sa loge, d'y faire sa partie pendant la représentation. Mon plus beau triomphe, peut-être, est d'avoir rendu mes compatriotes attentifs aux moindres détails de l'art, mais je n'ai point encore assez de talent pour corriger aussi M. le Grand-Duc... cet homme me blesse toujours, soit dans mes affections, soit dans ma vanité... voilà pourquoi je ne puis le souffrir.

PAULA.

Mais si tu l'offenses, il peut se venger.

MEGANI.

Qu'il se venge!

Mme MEGANI.

Te fermer le théâtre... te chasser.

MEGANI.

Plût au ciel... ah! qu'il me rende ma liberté, qu'il déchire mon engagement, oh! ce jour-là, je le bénirai.

Mme MEGANI.

Mais que ferais-tu?

MEGANI.

Pensez-vous donc que mon talent reste cloué aux planches du théâtre du prince? Dieu merci! M. le Duc ne peut garder l'un et renvoyer l'autre... C'est en France que je vous conduirais, ma chère femme et ma mère, en France, où l'on se souvient de moi, où l'on me désire peut-être...

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE COMTE FEZO.

FEZO, entrant précipitamment.

Megani! Megani!..

MEGANI.

Eh! mon Dieu! quelle agitation!.. qu'avez-vous donc? cher comte?..

FEZO.

Megani, que s'est-il donc passé? qu'avez-vous dit au Chevalier?..

MEGANI.

Au Chevalier, rien... sinon, quelques petites vérités.

FEZO.

Dont il s'est fait une arme...

TOUS.

Comment?

FEZO.

D'Ascalio a trouvé le Grand-Duc avec l'ambassadeur de ce prince allemand, dont il doit épouser la fille. Racontées hautement devant cet étranger, les paroles de Megani ont rendu Son Altesse plus sévère que jamais; l'exil est prononcé.

MEGANI.

L'exil! la délivrance!

FEZO.

Et vous devez partir sur-le-champ.

Mme MEGANI.

Ciel!

MEGANI.

Du courage, ma mère... ne suis-je pas tout prêt... et vous, cher Duc! qui comblez tous mes vœux... vous me bannissez... et moi je vous relègue à Parme.

FEZO.

Allons, puissiez-vous être heureux.

MEGANI.

Heureux, je le serai en dépit de Monseigneur, que je pourrai braver tout à mon aise... entouré de ma mère, de ma chère Paula, qu'aurais-je à désirer.

PAULA.

Du courage, ma mère.

MEGANI.

Nous partons tous les trois.

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, D'ASCALIO.

D'ASCALIO.

Non, vous partirez seul.

MEGANI.

Vous ici, Chevalier!

D'ASCALIO.

Représentant mon souverain.

MEGANI.
Vous ne flattez pas le modèle.
D'ASCALIO.
Et chargé par loi-même de l'exécution de son arrêt. Vous n'avez qu'un quart-d'heure pour sortir de la ville.
MEGANI.
Il n'en faut pas tant pour sortir des puissans états de votre auguste maître.
D'ASCALIO, réprimant un mouvement.
On vous permet d'emmener votre mère.
FEZO.
Et sa femme, Monsieur?
D'ASCALIO.
Impossible!
MEGANI.
Impossible... Et de quel droit prétendrait-on?..
D'ASCALIO.
Votre femme est engagée au théâtre de Parme.
MEGANI.
Chevalier!

PIETRO, Mme MEGANI, PAULA.
Grand Dieu!
FEZO.
Que dit-il?
D'ASCALIO.
L'engagement est formel, et le Duc ne veut pas le rompre. (Musique.)
MEGANI.
Trahison! trahison! Je comprends tout maintenant... les infâmes! je les défiais, mais ils ont trouvé le moyen de me blesser au cœur.
PAULA, se jetant dans ses bras.
Mon ami!..
Mme MEGANI.
Mon fils!..
D'ASCALIO.
Vous n'avez qu'un quart-d'heure.
(Des soldats s'avancent.)
MEGANI, voulant résister.
Jamais! jamais!
FEZO.
Au nom du ciel, obéissez et comptez sur moi.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE II.

Même décor qu'à l'acte précédent.

## SCÈNE I.

D'ASCALIO, entrant avec précaution.

Si Paula était seule! non, personne! cette jeune femme me craint, car elle m'évite toujours, c'est bon signe! d'ailleurs, ma nouvelle charge d'intendant des Menus-Plaisirs met le théâtre sous ma direction, ce qui oblige Paula à me recevoir. Mais jamais je ne puis lui parler sans témoins... toujours quelqu'un est là... ça n'est pas naturel... le marquis d'Alvera vient souvent ici, elle lui donne toute sa confiance... serait-il mon rival? je saurai l'écarter... et puis il est impossible qu'elle résiste au style brûlant de ma septante-troisième épître :

AIR : Ah! si madame me voyait.

Sans cesse il faut qu'en ce séjour,
Mon nom revienne à sa pensée;
Sous le trait qui l'aura blessée,
Il faut que, succombant un jour,
Elle tombe aux bras de l'amour.
L'amour je le peins à merveille
Aussi chaque jour elle aura
De mes poulets dans sa corbeille.
Ah! je suis un grand scélérat.
Je suis un affreux scélérat.

(Il jette le billet dans une corbeille qui renferme des chiffons de femme.)

D'ailleurs, depuis six mois que le mari est absent, on doit commencer à l'oublier... et j'ai pris mes mesures pour cela... et voyez quel bonheur! je n'avais qu'une surveillance à redouter... tout me réussit... cette bonne femme de mère qui ne voyait presque pas, y voit encore moins... Il y a un Dieu pour les amans!..

## SCÈNE II.

D'ASCALIO, PIETRO; puis MEGANI.

PIETRO; il entre en courant.
Madame! Madame!
D'ASCALIO.
Qu'est-ce donc?
PIETRO.
Ah! c'est vous, M. le Chevalier, pardon. (Appelant à la porte à gauche.) Mme Megani!
Mme MEGANI, sortant de chez elle.
Eh mon Dieu! qu'y a-t-il, Pietro?
PIETRO.
Une lettre de Paris!
Mme MEGANI.
Une lettre?
D'ASCALIO, vivement
De Megani?
Mme MEGANI, entendant la voix de d'Ascalio.
Ah! M. le Chevalier vous êtes ici!.. mais parlez, Pietro, parlez.
PIETRO.
C'est une lettre que je reçois à l'instant d'un camarade, j'ai quitté la répétition exprès pour vous la communiquer.
Mme MEGANI.
Lisez, lisez, car moi...
D'ASCALIO, à part.
Qu'est-ce que c'est?
PIETRO, lisant.
« Mon cher Pietro, j'ai rencontré avant-hier
» Mégani aux Tuileries, je l'ai trouvé sombre et
» triste, lui ordinairement si gai, il se plaint de
» ne pas recevoir de nouvelles de sa famille.

M^me MEGANI.

Paula, sa femme, lui a écrit souvent... moi, je ne peux pas, il me faudrait de la joie pour recouvrer la vue, et je n'ai que du chagrin.

PIETRO, lisant.

» Cette indifférence empoisonne l'accueil qu'on » lui fait à Paris, où son triomphe a été des plus » éclatans; il s'est intimement lié avec Favart et » Sedaine, qui l'appellent hautement le sauveur » de la comédie italienne.

D'ASCALIO, avec importance.

Ça ne m'étonne pas, c'est nous qui l'avons formé.

PIETRO, lisant.

» Mais le souvenir de Parme l'attriste, pas de » réponse, pas une seule aux lettres nombreuses » qu'il a écrites.»

M^me MEGANI.

Est-il possible?

PIETRO.

Voyez... Ah! pardon, j'oubliais.

D'ASCALIO, à part, tandis que M^me Megani porte la lettre à ses lèvres.

Une rouerie admirable, un moyen ravissant de brouiller la femme et le mari, j'eu ai trouvé l'idée dans une vieille comédie... on prend le bien où on le trouve... je fais comme Molière.

PIETRO.

Il y a là-dessous un odieux mystère.

M^me MEGANI.

Ou plutôt mon fils nous oublie, il ne nous aime plus, un autre, à sa place, sachant que je ne puis aller à lui, serait venu à moi, en secret, et se serait introduit...

PIETRO.

Oh! quel vœu faites-vous là? vous ignorez donc ce qui est arrivé au professeur Danelly?

M^me MEGANI.

Quoi?

PIETRO.

Banni, comme votre fils, pour quelques paroles imprudentes...

M^me MÉGANI, vivement.

Oui, oui, je sais, il rompit son banc pour revoir sa famille, il fut arrêté, plongé dans un cachot, et quelques jours après...

PIETRO.

On le trouva mort.

M^me MEGANI.

Oh! je formais là un vœu funeste, en souhaitant que mon fils fût ici... O Megani, ne reviens pas! reste toujours loin de ta mère. Je vous bénis, mon Dieu. Mon fils jamais ne quittera la France, Oh! quel bonheur qu'il ne nous aime plus!

PIETRO, désignant la lettre.

Il paraît que là-bas aussi il a du succès.

M^me MEGANI.

On ne l'a point oublié non plus à Parme!

D'ASCALIO.

C'est vrai, chaque jour nous le regrettons davantage.

M^me MEGANI.

Vous, M. le Chevalier? vous, qui vous êtes montré si empressé à exécuter les ordres du Grand-Duc?

D'ASCALIO.

Quoi! vous m'accusez?

M^me MEGANI.

Tenez, je vous en veux, M. le Chevalier.

AIR: J'en guette un petit de mon âge.

Oui, nos malheurs, oui, notre peine,
Monseigneur, nous viennent de vous.
Mon fils a subi votre haine,
Et vous n'avez pas eu pitié de nous!
Mais le public, trompant votre vengeance,
Se souviendra toujours de Megani,
Et sur la scène, dont il est banni,
Il brille encore par son absence!

PIETRO.

C'est bien vrai, personne ne l'a oublié.

M^me MEGANI.

Mais je n'ai plus d'espérance, ce bon marquis d'Alvera qui a tant d'amitié pour nous...

D'ASCALIO, à part.

Mon rival!

M^me MEGANI.

A profité de l'occasion du mariage du Grand-Duc, son oncle, pour solliciter le rappel de mon fils; la princesse le demande chaque jour à son mari... mais il y a un mauvais génie qui détruit toujours les bonnes intentions de la princesse.

D'ASCALIO, hypocritement.

Que diantre ça peut-il être? ah! si j'étais lieutenant de police aujourd'hui, comme il est certain que je le serai dans quelques jours, je découvrirais à coup sûr l'indiscret qui...

PIETRO.

Un indiscret?.. un infâme!..

D'ASCALIO.

C'est ce que je voulais dire. (A part.) Je me trouve charmant d'aplomb et de répartie. (Haut.) Mais, pardon, j'entends du bruit chez Madame votre fille, elle est visible, et je vais...

M^me MEGANI.

Elle est bien occupée, M. le Chevalier.

D'ASCALIO.

Il faut que je lui parle, cela concerne le théâtre, et je ne puis remettre...

M^me MEGANI.

Eh bien! je vais vous conduire...

D'ASCALIO.

Non, restez. (A part.) Me conduire, elle qui n'y voit pas.

M^me MEGANI.

Mais...

D'ASCALIO.

Restez, vous dis-je.

PIETRO, bas à M^me Megani.

Au contraire, allez-y.

M^me MEGANI.

C'est ce que je fais, ma fille ne veut jamais le recevoir seule.

(Elle entre dans la chambre à droite où est entré d'Ascalio.)

## SCÈNE III.

PIETRO, seul; puis MEGANI.

Ridicule! fourbe et méchant, voilà le chef que nous a donné le Grand-Duc... Oh! parfois, je comprends la haine de Megani, et comme lui j'ai envie de jeter à la face de ces grands seigneurs,

MEGANI, à part.

Oh! si la prudence ne me retenait, avec quelle joie j'irais l'embrasser!

Mme MEGANI.

Et que voulez-vous? qui demandez-vous?

MEGANI, à part.

Que lui dire?.. Il faut pourtant que je reste ici!

Mme MEGANI.

Eh bien! parlez donc?

MEGANI.

Ce que je demande, Madame, c'est l'hospitalité pour un jour... Je suis pauvre, sans ressource, et comme ancien ami de votre... fils...

Mme MEGANI.

Vous! l'ami de mon fils!

MEGANI.

Son camarade, du moins... Nous avons joué la comédie ensemble dans les bourgades de l'Italie.

Mme MEGANI.

C'est singulier! en vous écoutant, il me semblait...

MEGANI.

Qu'avez-vous, Madame?

Mme MEGANI.

Rien, rien... une illusion... cela m'arrive souvent... Je crois toujours l'entendre... mais, hélas!.. Votre nom?

MEGANI.

Luigi Benedetti!

Mme MEGANI.

Il me semble en effet que ce nom...

MEGANI.

Il vous a parlé de moi, car il ne m'a pas oublié, j'en suis sûr.

Mme MEGANI.

Vous êtes bien heureux, vous, mais nous qui l'aimons tant, il nous a oubliées depuis qu'il est en France... c'est un ingrat!

MEGANI.

Lui, vous oublier! lui, un ingrat! c'est impossible! oh! je le connais, et je vous atteste qu'il ne peut être coupable...

Mme MEGANI.

Oh! oui, n'est-ce pas? il nous aime toujours. Vous avez raison, je veux vous croire.

Air du Carnaval de Béranger.

Parlez pour lui; que j'aime à vous entendre!
Chacun, hélas! l'accuse avec rigueur,
Restez, ici, du moins pour le défendre
Nous serons deux, car vous avez bon cœur.
Vous qui vantez son noble caractère,
Qui près de moi vous êtes souvenu...
Combien mon fils aimait sa vieille mère,
Ah! je vois bien que vous l'avez connu.

MEGANI, lui prenant les mains.

Bonne mère!

Mme MEGANI.

Vous resterez près de moi, n'est-il pas vrai? jusqu'à l'arrivée de son frère...

MEGANI.

Votre fils aîné doit arriver bientôt?

Mme MEGANI.

Oui, dans quelques jours il sera ici, il a obtenu un congé de son colonel... Alors, nous ne serons plus seules... deux femmes abandonnées. Paula ne sera plus exposée à des propositions qui l'outragent... à des propos qui la calomnient.

MEGANI.

Paula, ma... sa femme?

Mme MEGANI.

Mon fils aîné nous défendra.

MEGANI.

Ah! si Megani savait ce qui se passe, n'en doutez pas, au péril de ses jours, il serait accouru vous protéger.

Mme MEGANI, avec orgueil.

Je le crois!

MEGANI.

Car il aime sa mère, il aime sa femme; et avant d'aller mourir dans les ténèbres d'un cachot ouvert par le Grand-Duc, il aurait tué de sa main l'insolent qui ose outrager Paula.

Mme MEGANI, avec orgueil.

Oui, oui, il l'eût fait.

MEGANI.

Abandonner sa femme, abandonner sa mère calomnie! calomnie! (A part.) Ah! je n'y tiens plus... qu'elle me reconnaisse... Ah! le Chevalier!.. Qu'allais-je faire?

## SCÈNE V.

LES MÊMES, D'ASCALIO.

D'ASCALIO.

Elle est toujours cruelle, mais toujours adorable... (Voyant Megani.) Ah! vous n'êtes pas seule! quel est cet homme?

Mme MEGANI.

Un ancien camarade de mon fils.

D'ASCALIO.

Un comédien!.. ça... quelque pauvre diable! sans place?.. Que vient-il faire ici?

MEGANI.

Demander l'hospitalité...

D'ASCALIO.

En d'autres termes, cela veut dire que vous demandez l'aumône.

MEGANI, réprimant un mouvement.

Où serait le mal, Monseigneur, de faire en petit ce que vous autres faites en grand.

D'ASCALIO.

Insolent! vous ne savez donc pas que la mendicité est abolie depuis trois mois.

MEGANI.

Si l'on abolissait la vôtre, Messeigneurs, ce serait une grande économie pour l'état.

D'ASCALIO.

Savez-vous, malheureux, à qui vous parlez?

Mme MEGANI.

De grace, Messieurs!..

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, FEZO.

D'ASCALIO.

Ah! M. le Comte, vous arrivez fort à propos pour faire arrêter ce mendiant.

FEZO.

Un mendiant?

Mme MEGANI.

Mais du tout, M. le Chevalier.

D'ASCALIO.

Oh! votre bonté vous égare, Madame. Mais cet homme m'a insulté!

FEZO, souriant.

Cela ne regarde pas la police.

D'ASCALIO.

Votre devoir est d'interroger cet homme.

FEZO.

Vous oubliez, Chevalier, que je ne suis pas ici dans l'exercice de mes fonctions, et que si vous vous faites une querelle, cela ne regarde que vous.

Mme MEGANI.

D'ailleurs, je vous le répète, ce n'est pas un mendiant.

MEGANI.

Non, certes; j'ai un état.

FEZO, avec bonté.

Lequel?

MEGANI.

Celui de M. le Chevalier.

D'ASCALIO.

Comment?

MEGANI.

Ancien comédien invalide.

D'ASCALIO, fièrement.

Ah! mais... ah! mais!..

FEZO.

Comédien?

Mme MEGANI.

Mais oui, Monseigneur... et si M. le Chevalier...

D'ASCALIO, à Mme Megani.

Il vous a trompée vous-même... Un comédien!.. Quel est donc son emploi?

MEGANI.

Le vôtre, Monseigneur.

D'ASCALIO.

Hein?

MEGANI.

Les bas comiques.

D'ASCALIO.

Oh! je suffoque.

FEZO, à Megani.

D'où venez-vous?

MEGANI.

De Naples.

D'ASCALIO, à Megani.

Où allez-vous, sans répondans, sans emploi, sans argent? (Au comte.) car il n'a aucun moyen d'existence.

MEGANI.

Puisque j'existe, il faut bien que j'en aie.

FEZO, avec bonté.

Vous avez quelques papiers?

MEGANI, embarrassé.

Mes papiers...

D'ASCALIO.

Il se trouble, il n'en a pas; c'est un voleur.

Mme MEGANI.

Ah! par exemple!

MEGANI.

Je n'ai rien, et vous avez beaucoup; lequel de nous deux doit être le plus soupçonné?

D'ASCALIO.

C'est un outrage sanglant, M. le Comte! Si vous hésitez encore, le Grand-Duc saura, dans quelques instans, comment se fait la police, dans sa bonne ville de Parme.

FEZO.

Je connais mon devoir, Monsieur, et la loi est assez sévère pour que ceux qui sont chargés de l'exécuter n'ajoutent pas à ses rigueurs l'arbitraire de leurs mauvais procédés et la violence de leurs paroles.

D'ASCALIO.

Faiblesse et félonie...

FEZO, à Megani.

Pourtant, Monsieur, la loi l'ordonne, et je dois...

D'ASCALIO.

Le faire arrêter sur-le-champ.

MEGANI.

Un moment! voici mes papiers.

(Il présente un carré de papier sur lequel il a écrit en cachette.)

D'ASCALIO.

Il appelle cela...

MEGANI.

Ce sont mes parchemins, à moi.

FEZO, à part.

O ciel! (Il lit.) « Que je vous voie seul un instant! pas un mot devant ma mère, elle ignore mon retour... Megani! » (Il le regarde.) C'est lui.

D'ASCALIO.

Eh! M. le Comte?

FEZO.

Eh bien! Monsieur, je tiens à vous prouver que je n'ai point d'ordre à recevoir de vous. Cet homme ne sera pas arrêté.

Mme MEGANI.

Ah! tant mieux!

D'ASCALIO.

Eh bien! je l'arrêterai moi-même. En qualité de sujet dévoué, je ne craindrai pas de m'abaisser à porter la main... (Il saisit Megani.)

MEGANI, lui prenant la main vigoureusement.

M. le Chevalier, je ne sais pas quel est celui de nous deux qui est arrêté par l'autre.

D'ASCALIO.

Aïe!.. lâchez-moi, lâchez-moi, lâchez-moi donc. C'est indigne! il m'a brisé le poignet!.. c'est inconvenant!..

FEZO, à Megani.

Sortez. (Bas.) Sortez... ou vous êtes perdu!..

MEGANI, bas.

Je vous reverrai, M. le Comte. (Haut à d'Ascalio.) Adieu, Monseigneur.

D'ASCALIO.

Oh! vous n'échapperez pas.

MEGANI.

Oui-dà! j'y consens. Sortons ensemble, je serais ravi de me trouver seul avec vous dans cet escalier. Allons, Monseigneur.

D'ASCALIO.

Moi, me souiller du contact d'un...

MEGANI.

D'un poignet si peu courtois... Libre à vous, je vais vous attendre... (Il sort.)

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, moins MEGANI.

D'ASCALIO.

M'attendre... l'impertinent, il ose m'attendre... mais je ne descendrai pas jusque-là... ma dignité s'y oppose.

FEZO.

Non, non, ne descendez pas, vous avez raison.

D'ASCALIO.

Ah! si je n'étais pas noble, avec quel plaisir j'aurais châtié ce manant!.. mais je suis noble...

Mme MEGANI.

Ah! M. le Chevalier, ayons plus de pitié pour les malheureux.

D'ASCALIO.

Vous êtes trop bonne, Madame... ces gens-là sont le fléau des sociétés.

AIR : Mon père était pot.

Les malheureux sont trop gênans,
C'est une espèce infâme,
Qu'on souffre depuis trop long-temps.
Si l'on pouvait, Madame,
Chasser, abolir,
Même anéantir,
Partout dans chaque ville,
Les gens qui n'ont rien,
Tout marcherait bien,
Et l'on vivrait tranquille.

Ce sera le but de tous mes efforts, quand je serai lieutenant de police.

FEZO.

Hâtez-vous donc de le devenir, car je ne suis pas moins impatient que vous, Chevalier, de n'être plus... ce que vous voulez être.

D'ASCALIO.

Quoi, vraiment... on peut annoncer votre résolution au Prince?

FEZO.

Et lui demander ma succession. Courez, Chevalier...

D'ASCALIO.

J'y cours.

Mme MEGANI.

Quoi! votre démission...

FEZO, à part.

Est un devoir à présent.

D'ASCALIO.

Mais ce drôle qui me menaçait?..

FEZO.

Il est loin, maintenant.

D'ASCALIO.

Vous croyez... j'étais sûr qu'il n'oserait m'attendre... Adieu, Comte. (Il sort.)

## SCÈNE VIII.

FEZO, Mme MEGANI.

Mme MEGANI.

Il est parti?

FEZO.

Oui, Madame.

Mme MEGANI.

Tant mieux... Et pendant que nous sommes seuls... M. le Comte, avez-vous quelques bonnes nouvelles?

FEZO.

Pas encore.

Mme MEGANI.

Je croyais que la Princesse...

FEZO.

Oui, sans doute... Usant de l'empire qu'une nouvelle mariée jeune et spirituelle a sur son époux, la princesse a tout fait pour vous; elle a témoigné le plus vif désir de voir le comédien célèbre dont Parme tout entière regrette encore l'absence; mais le Grand-Duc a éludé, cherché un prétexte pour ne pas répondre.

Mme MEGANI.

Du moins, s'il consentait à rompre l'engagement de Paula, nous pourrions quitter Parme, rejoindre mon fils... mais il nous refuse même cette consolation.

FEZO.

Hélas! sa colère n'est point encore apaisée, mais cela ne peut durer... le marquis d'Alvera me seconde. Ce soir, il le faut, nous tenterons un dernier effort, et tout me fait espérer... Du courage, Madame, du courage, vous reverrez votre fils.

Mme MEGANI.

Que le ciel vous entende!

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, PIETRO.

FEZO.

Tenez, je vous laisse en compagnie de notre cher Pietro. (A Pietro.) Je suis ravi de vous rencontrer, mon jeune ami, pour vous faire mes complimens.

PIETRO.

M. le Comte...

FEZO.

C'est à merveille. Continuez, marchez toujours ainsi sur les traces du maître, et vous serez un jour, comme notre Megani, un grand artiste.

PIETRO.

Ah! cet encouragement...

FEZO.

Je dis ce que je pense. (Saluant.) A bientôt, Madame.

Mme MEGANI.

Adieu, M. le Comte! (Fezo sort.)

## SCÈNE X.

PIETRO, Mme MEGANI.

Mme MEGANI.

Ah! si cela ne dépendait que de lui, nous reverrions bientôt mon fils, mais ce digne Comte veut me donner un espoir qu'il n'a plus lui-même...

PIETRO.

Eh pourquoi donc? moi, j'en ai beaucoup, Madame...

Mme MEGANI.

Vraiment?..

PIETRO, à part.

Suivons les instructions de Megani... (Haut.) Eh mon Dieu! il ne faut qu'un moment! le bonheur est souvent plus près qu'on ne pense...

mais en attendant ce jour heureux, réjouissez-vous du moins de l'arrivée prochaine de votre fils aîné, un bon et franc militaire...

Mme MEGANI.

Il devrait être ici... mais, vous le voyez, il ne se presse guère.

PIETRO.

Il ne tardera pas, j'en suis sûr...

Mme MEGANI.

Comment cela?

PIETRO.

Notre camarade Bonelli, qui arrive de Crémone, a rencontré sur la route des militaires en congé; votre fils, j'en ai l'idée, doit être parmi eux...

Mme MEGANI.

Vous croyez?

PIETRO.

Je crois que vous le verrez bientôt...

Mme MEGANI.

Oh! quel bonheur... un homme, un militaire; avec lui, nous pourrions peut-être..

PIETRO.

Quoi donc?

Mme MEGANI.

Quitter ce duché en secret, et rejoindre à Paris...

PIETRO.

Vraiment, vous avez eu cette idée-là?..

Mme MEGANI.

Souvent...

PIETRO

Eh bien! elle peut se réaliser. (Allant vers le couloir.) plus tôt que vous ne l'espérez, peut-être. Mais on entre au théâtre... avant une heure, la princesse sera dans sa loge.

Mme MEGANI.

Ce n'est pas mon fils qui jouera devant elle, les applaudissemens me font mal, depuis qu'il n'est plus là... je rentre chez moi... (Elle sort.)

## SCÈNE XI.

PIETRO, seul.

La voilà toujours un peu préparée... mais lui, Megani, pourquoi ne vient-il pas, il devrait être de retour... je tremble toujours... cet infâme chevalier qui voulait le faire arrêter... mais caché maintenant sous l'uniforme, pris pour son frère aîné, que tout le monde attend, et qu'adroitement j'annonce à tout le monde... il pourra voir sa femme, la prévenir sans danger... Ah! on vient, c'est lui! ô ciel! il n'est pas seul, qui donc a-t-il rencontré?.. sa femme! pourvu qu'on ne les entende pas...

(Il va fermer la porte qui conduit au théâtre.)

## SCÈNE XII.

PIETRO, MEGANI, PAULA.

PAULA, sans voir Pietro.

C'est toi, toi, sous ce costume...

MEGANI.

Embrasse-moi donc encore...

PAULA.

Ah! quel bonheur! (Se retournant.) Pietro!..

MEGANI.

Eh! c'est toi, eh bien! le départ?..

PIETRO.

Tout est convenu...

MEGANI.

Pour oeuf heures...

PIETRO.

Pour neuf heures... je vais surveiller les derniers apprêts...

PAULA.

Et surtout, Pietro, qu'on ne laisse entrer personne... (Pietro sort.)

## SCÈNE XIII.

MEGANI, PAULA.

PAULA.

Et tu es déjà venu, et je ne t'avais vu, embrassé... et l'on t'a chassé de chez toi?..

MEGANI.

Chassé, et par qui, par un d'Ascalio, un misérable... mais laissons cela... je lui pardonne, je ne lui en veux plus, tout est oublié, perdu, dans la joie de te revoir... parlons de toi, de notre longue séparation...

PAULA.

Et de ce long silence...

MEGANI.

Que je ne pouvais comprendre... c'est un mystère qui s'éclaircira...

PAULA.

Je me croyais oubliée.

MEGANI.

Et moi, je me suis cru trahi!

PAULA.

Oh! tu prends tout au tragique, toi!

MEGANI.

C'était plus fort que moi, j'avais de sombres idées... des tristesses profondes... et pour comble de bonheur la tête préoccupée de ce rôle nouveau...

PAULA.

Un nouveau rôle...

MEGANI.

Où l'on me trouve admirable, je te dis cela entre nous, parce que la modestie... mais vrai, j'ai été très content de moi, un mari jaloux! oh! mais jaloux! tu verras, tu verras.

PAULA.

Un mari jaloux! je crois que tu dois y être bien, en effet...

MEGANI.

Surtout la scène du troisième acte... l'entrée est superbe... sa femme est seule, elle tient un portrait...

PAULA.

Mais, Monsieur, il ne s'agit pas de comédie, ici...

MEGANI.

Pardon! pardon! (Il l'embrasse.) Ce rôle m'occupe toujours! quand je l'ai créé, vois-tu, j'étais à deux cents lieues de toi... sans lettres... sans nouvelles... la tête perdue... le cœur plein de soupçons que je ne repoussais pas... cela me servait d'études, et le soir, en scène, j'étais superbe...

PAULA.

Voilà bien les artistes... tout leur est sujet d'observation, jusqu'à leurs propres douleurs; l'art n'est pas seulement dans leur pensée, il est aussi dans leur cœur, aux écoutes, pour ainsi dire, de tous les sentimens bons ou mauvais qui y descendent.

MEGANI.

C'est vrai, il y a là deux amours que je ne puis séparer, le tien d'abord, et celui du théâtre, à qui je dois mon nom et plus encore ma Paula... et toi qui aime la gloire!..

PAULA.

Mais pas comme rivale...

MEGANI.

Que t'importe, si tu es la préférée...

(Il la baise au front.)

PAULA.

On vient... (Un domestique entre; au domestique.) Que voulez-vous?..

LE DOMESTIQUE.

M. le marquis d'Alvera demande à voir Madame...

MEGANI, à part.

D'Alvera!

LE DOMESTIQUE.

Il lui a écrit tantôt, et est bien surpris de n'avoir pas eu de réponse...

PAULA.

Il m'a écrit?.. je n'ai pas reçu sa lettre...

LE DOMESTIQUE.

Que faut-il dire?..

PAULA.

Rien, suivez-moi...

MEGANI.

Je vais aussi...

PAULA, vivement.

Non, restez!

MEGANI.

Comment...

PAULA.

Oui, mon cher frère, demeurez, je reviens dans un instant...

MEGANI, bas.

Mais...

PAULA, bas.

Reste, je t'en conjure, songe que la moindre indiscrétion, même devant un valet, peut te perdre... de la prudence, mon ami... (Au domestique.) Suivez-moi... (Elle sort.)

## SCÈNE XIV.

### MEGANI, seul.

Le marquis d'Alvera, ici! qui l'amène? pourquoi Paula le reçoit-elle? pourquoi...allons, est-ce que je vais être jaloux, maintenant... Dieu m'en préserve... mais ce marquis, il l'a aimée, autrefois... allons, allons, chassons ces mauvaises pensées... Paula va revenir, elle m'expliquera... chère Paula, quelle joie elle a ressentie en me voyant... combien de fois a-t-elle pensé à moi! en travaillant ici, près de cette table... voilà encore de son ouvrage, cette broderie... que vois-je, son chiffre et le mien... (Il le baise.) Chère femme! cette corbeille, c'est moi qui la lui donnai avant notre mariage... elle l'a toujours conservée... qu'est-ce que cela? une lettre!.. une lettre!.. qu'elle m'écrivait peut-être... non, ce n'est pas son écriture... elle lui est adressée... (Lisant.) « Pourquoi me boudez-vous, mon ange. » (Se levant.) Oh! oh! qu'est-ce que cela veut dire... (Il veut lire.) Mon ange! eh bien! je n'y vois plus, c'est singulier! qu'est-ce que j'ai donc?.. (Lisant.) « Je ne puis attribuer la froideur de votre accueil qu'à un sentiment de Jalousie... » L'impertinent! « Si c'est la petite marquise qui vous porte ombrage, soyez satisfaite... je vous la sacrifie... » Quel est l'insolent? pas de signature! mais elle, pourquoi a-t-elle reçu cette lettre?.. pourquoi?.. mais elle ne l'a pas même lue... c'est moi qui l'ai dépliée, elle ignorait peut-être qu'un fat l'eût mise là... c'est égal, dans le premier moment on n'est pas maître... heureusement que ma chère Paula!..

## SCÈNE XV.

### MEGANI, D'ASCALIO.

D'ASCALIO, à la cantonnade.

Le manant! le butor!

MEGANI.

Le Chevalier, encore cet imbécille!

D'ASCALIO, paraissant au fond.

Il a dérangé l'économie de ma coiffure...

MEGANI.

Je ne serai donc pas seul un instant!

D'ASCALIO.

M'empêcher d'entrer, moi, il est ivre, ce drôle-là!

MEGANI, à part.

Ivre! oh! quelle idée! attends, je vais te faire quitter la place...

D'ASCALIO, l'apercevant.

Qu'est-ce que cela encore?.. un soldat? que fais-tu ici?..

MEGANI, jouant l'ivresse.

Ça ne vous regarde pas, ça, joli vieillard...

D'ASCALIO.

Hein?

MEGANI.

Je suis chez moi!..

D'ASCALIO.

Chez toi?..

MEGANI.

Oui, chez moi... moi, le frère de la maison.

D'ASCALIO.

Ah! le fils aîné qu'on attendait; en effet, cette ressemblance est frappante... on me l'avait bien dit...

MEGANI, à part.

Ah! diable!..

D'ASCALIO.

Pourtant celui-ci est plus grand.

MEGANI, à part.

Allons, de l'audace! (Haut.) Pourquoi m'avez-vous insulté?..

D'ASCALIO.

Je t'ai insulté, moi?

MEGANI.

Vous m'avez dit que j'étais ivre!

D'ASCALIO.

Je ne te parlais pas...

MEGANI.

D'ailleurs, est-ce que c'est un mal de boire?

D'ASCALIO.

C'est que tu m'as l'air de boire plus souvent qu'à ton tour...

MEGANI.

C'est vrai, je bois souvent... ça, vous êtes dans votre droit, je bois souvent, mais ça tient à une chose...

D'ASCALIO.

A quoi donc?..

MEGANI.

C'est que j'ai plus souvent soif que les autres. (Il rit.)

D'ASCALIO.

Le drôle est original, ah ! ah !..

MEGANI, riant aussi.

Ah ! ah ! ah ! ah ! bien ! vous m'avez l'air d'un brave... vous ! (Il le frappe sur l'épaule.)

D'ASCALIO.

Faites donc attention !..

MEGANI.

Dites donc, est-ce que vous êtes militaire ?

D'ASCALIO.

Moi, du tout...

MEGANI, lui secouant son épée.

Pourquoi avez-vous ça, alors? à quoi ça vous sert-il ?

D'ASCALIO.

Laisse donc ! ne touche pas !

MEGANI.

Est-ce que vous en détachez, vous? Une, deux ! (Il lui porte une botte.)

D'ASCALIO.

Prends donc garde !

MEGANI.

En garde ! j'y suis... (Il lui porte une botte.) Ah ! là !

D'ASCALIO.

Ouf!

MEGANI.

Touché ! dites donc, touché !

D'ASCALIO, à lui-même.

Touché ! je crois bien ! il m'a brisé une côte. Où diable me suis-je fourré ?

MEGANI.

Pourquoi m'avez-vous insulté ? Je ne veux pas qu'un homme qui m'a insulté reste dans ma maison.

D'ASCALIO, à part.

Ah ! si je pouvais...

MEGANI.

Quoi ? quoi?

D'ASCALIO.

Tu as raison, mon garçon, tu as raison.

MEGANI.

Eh bien ! alors, partez.

D'ASCALIO.

Non, ce n'est pas moi qu'il faut renvoyer.

MEGANI.

C'est pas vous?

D'ASCALIO.

Non; et puisque tu tiens tant à l'honneur, celui de ta famille doit t'être cher.

MEGANI.

Vertubleu !

D'ASCALIO.

Oh ! la bonne idée ! (Haut.) Tu ne voudrais pas qu'il arrivât malheur à ton frère proscrit.

MEGANI.

C'est comme si ça m'arrivait à moi-même.

D'ASCALIO.

Eh bien ! je vais te dire une chose que tu ignores.

MEGANI.

Qu'est-ce donc ?

D'ASCALIO, à part.

Comme c'est adroit! (Haut.) Il y a ici un homme qui fait la cour à la femme de ton frère.

MEGANI, graduellement ému.

Un homme !

D'ASCALIO.

Ça te dégrise ? c'est bien, tu as du cœur.

MEGANI.

Et cet homme ?

D'ASCALIO.

C'est à lui que tu dois interdire l'entrée de cette maison, et en même temps ne laisser jamais sortir seule ta belle-sœur.

MEGANI, s'oubliant.

Ma f...

D'ASCALIO.

Tu dis ?

MEGANI, se maîtrisant.

Je dis : Ma foi ! tant que vous ne me donnerez pas de preuves.

D'ASCALIO.

J'en ai des milliers.

MEGANI.

Voyons ?

D'ASCALIO.

La belle-sœur va chaque jour chez lui.

MEGANI.

Chaque jour?

D'ASCALIO.

Et une nuit...

MEGANI.

Et une nuit ?

D'ASCALIO, à part.

Bravo ! un petit mensonge.

MEGANI.

Une nuit, disiez-vous?

D'ASCALIO.

Je les ai surpris.

MEGANI.

C'est le marquis d'Alvera, n'est-ce pas?

D'ASCALIO.

Un homme immoral !

MEGANI.

Un infâme !

D'ASCALIO.

C'est juste.

MEGANI.

Vous les avez surpris?

D'ASCALIO.

Dans le jardin.

MEGANI.

Ils se disaient?

D'ASCALIO.

Je te laisse à penser.

MEGANI, criant.

Quoi donc ? quoi donc ?

D'ASCALIO.

Je t'aime, disait le Marquis...

MEGANI.

Malédiction !

D'ASCALIO.

Et elle répondait : A demain, minuit.

MEGANI.

Minuit?

D'ASCALIO.

Et j'ai entendu un baiser.

MEGANI, s'élançant sur d'Ascalio et le prenant à la gorge comme au premier acte.

D'Alvera ! Paula ! je les tuerai ! je les tuerai ! Misérable ! misérable ! tu mens, n'est-ce pas? tu mens; mais réponds donc...

D'ASCALIO.

Grand Dieu! ce regard, ce geste, cet accent...

MEGANI, se maîtrisant.

Qu'allais-je faire?

D'ASCALIO, à part.

Megani ! c'est lui ; il n'y a que lui qui puisse...

MEGANI.

Pardon, Monseigneur ; mais l'honneur de ma famille.

D'ASCALIO.

C'est bien ; c'est très bien, mon garçon ; décidément, tu as du cœur. (A part.) Ah ! tu as rompu ton ban ; tout à l'heure, tu vas avoir de mes nouvelles. (Haut.) Adieu, mon garçon, te voilà averti, le reste te regarde. (Il sort.)

MEGANI.

Oh ! comptez sur moi.

## SCÈNE XVI.

MEGANI, seul.

Enfin, mes soupçons ne m'avaient pas trompé... elle me trahit, la nuit, des paroles d'amour, des baisers échangés... Oh ! mon Dieu ! mais cet homme, ce misérable n'a-t-il pas calomnié?.. Et cette lettre, cette lettre qui me brûle la poitrine... je ne connais pas l'écriture du Marquis... Oh! des preuves, des preuves, pour toute ma gloire, pour tout mon sang ! des preuves?.. N'est-il pas là ! là, près de moi. Ah ! dussé-je me perdre... je vais... (Il court vers l'appartement de Paula. On entend le bruit d'une voiture.) O ciel ! il n'est plus temps ! (Courant à la fenêtre.) C'est sa voiture, il part, il m'échappe, quand j'aurais voulu... Mais elle, la perfide, je veux la confondre, je veux... Qu'allais-je faire? un éclat? non, non, il vaut mieux renfermer ma rage... si j'éclate, je ne saurai pas tout... et je veux tout savoir,.. elle va venir... oh ! comment me contenir?.. A moi donc la puissance de l'artiste dont le visage rit au public tandis que son cœur saigne... Allons... (Se frappant le visage de ses deux mains.) Allons, du calme ici, comédien, je le veux ! .

(Paula est entrée sur les dernières paroles.)

## SCÈNE XVII.

MEGANI, PAULA.

PAULA.

Le Marquis m'a donné bon espoir, et je vais... (Voyant Megani.) Qu'a-t-il donc?

MEGANI.

Oh ! ce que j'éprouve maintenant, je ne puis le dire, ce n'est pas de la fureur, ce n'est pas du désespoir...

PAULA.

Mon ami?..

MEGANI, sans l'entendre.

C'est un long étonnement... il me semble que je n'ai plus la conscience de moi-même ni de mon malheur.

PAULA.

Il ne pense déjà plus à moi, c'est son rôle seul qui l'occupe.

MEGANI.

Et je croyais connaître la jalousie ! et j'ai osé la peindre sans idée, sans force, sans douleur, car elle brûle, elle déchire... oh ! que je l'exprimerais bien mieux, maintenant !

PAULA, à part.

C'est bien cela ! le rôle dont il m'a parlé... Ah ! ma foi, tant pis !.. (Haut.) Megani !

MEGANI.

Ah ! vous voilà, Madame?

PAULA.

Chut ! plus bas ! si l'on t'entendait.

MEGANI.

Oui, oui, vous avez raison ; c'est vous seule qui devez m'entendre... Je voulais feindre, je voulais savoir jusqu'où vous pousseriez la perfidie !.. mais mon cœur s'est contraint trop longtemps.

PAULA, allant fermer la porte du fond.

Attends...

MEGANI, à lui-même.

Oui, je veux l'accabler, l'ingrate ! la perfide.

PAULA, redescendant la scène et s'asseyant.

Là ! tu peux continuer.

MEGANI.

Continuer?.. quelle audace ! vous croyez peut-être, sous cet air d'indifférence, cacher votre trouble, me dérober vos projets, votre lâche trahison? ne l'espérez pas... je sais tout, vous m'avez trompé... Honneur, amour, serments, vous avez tout trahi ! lâchement trahi !.. et vous osez encore soutenir mon regard.

PAULA, qui l'a regardé fixement.

Oh ! que c'est bien !

MEGANI.

Mais je cours où la vengeance m'appelle, je tuerai ton lâche complice... et toi, toi, je t'abandonne à la haine et au mépris de tous.

PAULA.

Bravo ! bravo ! jamais tu n'as été plus parfait, plus admirable...

MEGANI.

Que voulez-vous dire?

PAULA.

C'est ce nouveau rôle, dont tu m'as parlé, n'est-ce pas?

MEGANI, confondu.

Un rôle ! un rôle !..

PAULA.

C'est plein d'énergie, de chaleur... oh ! recommence.

MEGANI.

Recommencer?

PAULA.

Pour moi, je t'en prie...

MEGANI.

Ah! c'est trop! mais non, non, Madame, il ne s'agit point ici de comédie, mais de vous, entendez-vous bien? de vous! et de ce lâche marquis d'Alvera, qui vous quitte à l'instant.

PAULA.

Je ne comprends pas... le Marquis?

MEGANI.

Un infâme!

PAULA.

Je n'y suis plus... est-ce sérieusement que tu parles?

MEGANI.

J'enrage! mais je vais vous confondre... le marquis vous a écrit aujourd'hui, vous ne pouvez le nier, ce valet l'a dit devant moi tout à l'heure.

PAULA.

C'est la vérité, mais je n'ai pas reçu sa lettre.

MEGANI.

Je l'ai trouvée, moi.

PAULA.

Ah!

MEGANI.

La voici... lisez, lisez, Madame.

PAULA, prenant la lettre.

Cela, c'est du chevalier d'Ascalio.

MEGANI.

Du Chevalier! c'est lui qui m'a dit vous avoir surpris...

PAULA, blessée.

Ah!.. tu as cru le Chevalier, et tu ne me crois pas... je rougirais maintenant de me défendre.

MEGANI.

Mais enfin, ce marquis, il était là tout à l'heure; il vient souvent ici, qui l'amène.

PAULA.

Depuis six mois il n'est occupé que de toi, et en ce moment même, tandis que tu l'outrages, il remet à la princesse la demande de ton rappel.

MEGANI, lui prenant la main.

Paula... ne cherches pas à m'abuser, tu aimes le Marquis, tu veux me tromper.

PAULA.

Ah! c'en est trop! moi qui accueille avec tant de joie l'idée de te suivre en France, de fuir ces lieux pour jamais, ai-je donc l'air d'y laisser un seul regret... ah! c'est mal!.. c'est bien mal.

## SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, PIETRO, Mme MEGANI.

Mme MEGANI.

Que dites-vous, Megani? mon fils, vous me l'aviez caché... il est ici?

PIETRO.

Oui, vous dis-je, tenez, le voilà.

MEGANI.

Ma mère, (Il embrasse.)

Mme MEGANI.

Ah! mon fils, c'est toi? le comte Fezo a donc obtenu ton rappel.

MEGANI.

Hélas! non, ma mère.

Mme MEGANI.

C'est donc le marquis d'Alvera.

MEGANI, avec amertume.

Le marquis...

PIETRO.

Ah! mon Dieu! le Marquis!.. tout occupé de vous, mon cher maître, je n'ai plus songé qu'il m'avait remis cette lettre pour Madame.

MEGANI, vivement.

Cette lettre? donne, donne!

PAULA, doucement et bas à Megani.

C'est à moi qu'elle est adressée.

MEGANI, de même.

Vous craignez donc que je la voie.

PAULA, la donnant à Megani.

Moi?.. lisez, Monsieur... lisez tout haut.

MEGANI, lisant.

« Madame, le temps presse, il faut profiter » d'une occasion favorable qui se présente. La » princesse va ce soir au théâtre, le Grand-Duc » l'accompagnera, faites à l'instant une demande » pour notre cher Megani... je vous présenterai » moi-même à la princesse... et vous lui remet- » trez votre placet... »

(Megani est tout honteux et n'ose regarder sa femme.)

PAULA.

Eh bien, Monsieur?

MEGANI, bas.

Silence! oh! silence!

PAULA.

Du tout, je parlerai, il me faut une vengeance.

MEGANI.

Je t'en prie, Paula, j'étais un fou, un insensé, je te demande grace, me refuseras-tu?

PAULA.

Oh! je le devrais.

Mme MEGANI.

Plait-il? qu'avez-vous donc?

MEGANI.

Rien, rien...

Mme MEGANI.

Vous parliez?

MEGANI.

Oui, d'affaires de ménage...

Mme MEGANI.

Ah! ah! des secrets!.. je conçois, quand il y a si long-temps qu'on ne s'est vu...

PAULA.

On a tant de choses à apprendre.

MEGANI.

Et à oublier.

Mme MEGANI, à son fils.

Mais mon Dieu! la joie de te revoir... je ne pensais plus au danger que tu cours près de nous.

PAULA.

Ah! je l'avais oublié aussi!

MEGANI.

Rassurez-vous, j'ai tout prévu... suivez-moi, et bientôt nous serons tous hors de danger. (Bruit en dehors, à droite.) Quel est ce bruit.

PIETRO, courant à la fenêtre.

Eh! mon Dieu! que signifie?

TOUS.

Qu'est-ce donc?

PIETRO.

Des soldats entourent cette maison... d'Ascalio les conduit...

Mme MEGANI.

Ah! mon Dieu!

MEGANI.

D'Ascalio! cet infâme!

PIETRO.

Plus de doute!.. vous êtes dénoncé!

PAULA.

Que faire!.. ah!.. ce couloir qui conduit au théâtre... et de là tu peux encore...

MEGANI.

Fuir! fuir!.. comme un criminel!

PAULA.

Je t'en conjure!

PIETRO.

Les voici... hâtez-vous!..

MEGANI, sortant par le couloir.

Ah! quand finira tout ceci!

PIETRO.

Vite, vite!.. fermons cette porte!..

(Il ferme la porte du fond.)

PAULA.

Ecoutez!..

ENSEMBLE.

Air final du Barbier de Séville.

De la prudence,
Ils vont venir;
A leur vengeance,
Pour le ravir,
Il faut, je pense,
Les retenir.
Mais l'on s'avance,
Je les entends...
Faisons silence,
Gagnons du temps.
De la prudence,
Gagnons du temps.

(On frappe.)

Qu'on les retarde
Un seul moment!

(On frappe.)

Qui va là?

CHOEUR au dehors.

La garde! la garde!
Ouvrez sur le champ!

(On frappe à coups redoublés. Pietro ouvre.)

---

## SCÈNE XIX.

LES MÊMES, D'ASCALIO, SOLDATS.

CHOEUR et D'ASCALIO.

Ah! c'est trop de résistance!
Retarder notre vengeance!
Cette désobéissance
Doit avoir sa récompense;
Amis, de la vigilance,
Et qu'on ne résiste plus,
Car devant notre puissance
Vos efforts sont superflus.

LES ACTEURS, à part.

Grace à notre résistance,
Megani pourra, je pense,
Echapper à leur vengeance!
Oui, résister c'est prudence,
Bravons donc leur insolence,
Montrons-nous bien résolus;
Rendons par notre silence
Tous leurs efforts superflus.

D'ASCALIO.

Alerte! Messieurs, le coupable est ici!

(Des soldats entrent dans les appartemens.)

PIETRO.

Chevalier!

D'ASCALIO.

Silence, Monsieur... vous voyez le nouveau lieutenant de police.

Mme MEGANI.

Grace! M. le Chevalier... vous qui veniez ici en ami...

D'ASCALIO.

Madame, le lieutenant de police ne connaît plus les amis du chevalier!

PAULA et Mme MEGANI.

Ah!.. Monsieur!..

D'ASCALIO.

Je vous plains, Mesdames... mais le devoir avant l'amitié...

PAULA, à part.

Pourvu qu'il puisse s'échapper!

D'ASCALIO, aux soldats.

Vous avez exactement cerné cette maison?

LE CAPORAL.

Oui, Monseigneur.

D'ASCALIO.

Ainsi que le théâtre?

LE CAPORAL.

Le théâtre aussi.

TOUS.

Ciel!

PIETRO, à part.

Que faire? (Haut.) M. le Chevalier?..

D'ASCALIO.

Silence!

PIETRO.

Mais, Monsieur...

D'ASCALIO.

Ne me troublez pas dans l'exercice de mes fonctions. (Aux soldats qui rentrent.) Eh bien?

UN SOLDAT.

Nous n'avons rien trouvé.

D'ASCALIO.

Dans le jardin?

LE SOLDAT.

Rien.

D'ASCALIO.

Dans la bibliothèque?

LE SOLDAT.

Rien.

D'ASCALIO.

C'est étrange!.. Mesdames, au nom du Grand-Duc, je vous somme de déclarer la retraite du rebelle! (On entend un grand bruit sur le théâtre.)

PIETRO.

Qu'est-ce que cela?

Mme MEGANI.

C'est sur le théâtre.

PIETRO.

Les applaudissemens du public!.. quel transport!

D'ASCALIO.

Que m'importe!.. moi, je ne me mêle plus d'art... je suis lieutenant de police... allons, soldats, Megani ne m'échappera pas... j'ai été insulté... il y va du salut de l'état!..

## SCÈNE XX.

Les Mêmes, Acteurs, Actrices, Seigneurs; puis MEGANI.

LES ACTEURS et LES SEIGNEURS, entrent en foule, en s'écriant :

C'est superbe! quel triomphe! quel acteur! bravo! bravo!

CHŒUR.

Air : Cachuch-a française.

Quelle aventure incroyable!
On n'a rien vu de semblable!
Quel talent! c'est admirable!
Le bannir,
C'est nous punir.

D'ASCALIO.

Soldats! suivez-moi... il me faut Megani mort ou vif!

MEGANI.

Vous n'irez pas loin pour le chercher.

TOUS.

C'est lui!

Mme MEGANI.

Mon fils! qu'as-tu fait?

MEGANI.

Un trait hardi, ma mère. Voyant que toute issue était gardée, que je ne pouvais échapper au Duc, je me suis montré à lui.

D'ASCALIO.

Dans sa loge?

MEGANI.

Sur le théâtre, où vos sbires m'ont poursuivi pour m'arrêter; mais je n'ai pas perdu la tête. Je me suis souvenu que la pièce du *Soldat* commence, précisément ainsi, par une arrestation. J'ai joué le rôle : cette première scène a produit un effet!.. Les agens de la force publique sont d'excellens comparses; ils m'ont pris au collet, ils voulaient m'entraîner, et moi, je résistais, je luttais; c'était d'un naturel!.. La Duchesse a souri, puis a applaudi, fait un signe, et la scène a continué jusqu'au bout.

D'ASCALIO.

Cette audace aura sa récompense.

MEGANI.

Ma récompense, je la tiens déjà, et belle, et riche, et magnifique, et royale, car c'est mon roi qui me l'a donnée, c'est le public.

PAULA.

Mais le Duc?

MEGANI.

Le Duc s'est levé, a jeté sur le parterre et sur l'acteur un regard sévère, et est sorti brusquement de sa loge, suivi du comte Fezo et de son aide-de-camp.

D'ASCALIO.

M. de Torena, qui vous déteste.

MEGANI.

Et moi, je suis venu, ma mère, pour vous embrasser et puis pour attendre.

D'ASCALIO.

Vous n'attendrez pas long-temps. Suivez-moi.

TOUS.

Grace! grace!

MEGANI.

Que faites-vous, mes amis? Je puis demander justice, mais grace... jamais.

D'ASCALIO.

Marchez donc.

## SCÈNE XXI.

Les Mêmes, LE COMTE FEZO.

FEZO.

Un moment... demeurez.

D'ASCALIO.

De quel droit, Monsieur?

FEZO.

Vous le saurez, Chevalier.

D'ASCALIO.

Lieutenant de police, s'il vous plaît, nommé à à votre place.

FEZO.

Lieutenant de police?.. vous ne l'êtes plus.

TOUS.

Comment?

D'ASCALIO.

Comte, cette plaisanterie... Songez que je puis vous faire arrêter vous-même...

FEZO.

Je ne crois pas; car le prince, en m'ordonnant de reprendre mes fonctions, m'a chargé de vous annoncer qu'il acceptait votre démission.

MEGANI.

Il se pourrait!

D'ASCALIO.

Ma démission! Mais je ne l'ai pas donnée, je ne l'ai pas donnée.

MEGANI, à d'Ascalio.

C'est égal, nous l'acceptons.

D'ASCALIO.

Je suis victime d'une odieuse intrigue.

FEZO, à Megani, lui remettant une lettre.

De plus, voici ce qui vous est adressé.

MEGANI.

A moi?

FEZO.

De la main même du Grand-Duc.

TOUS.

Du prince, lisez, lisez.

MEGANI, lisant.

« Cédant aux sollicitations du marquis d'Alvera, à celles de notre auguste épouse, et à notre propre estime pour le talent du comédien Megani, nous voulons et ordonnons que son arrêt de bannissement soit annulé, qu'il rentre dans tous ses droits et reprenne au théâtre de Parme le rang qui lui appartient par son talent et ses travaux... Le présent écrit est scellé de notre propre main... à Parme, le 17 du mois de février, de l'an 1780.

FERDINAND,

Duc ordinaire de Parme, au comédien extraordinaire Megani. »

TOUS, ensemble.

Est-il possible! mon ami! mon fils!

D'ASCALIO.

Ah! comme il se venge! vous qui l'accusiez toujours.

MEGANI.

J'en conviens, j'avais tort.

D'ASCALIO.

Et quel esprit!